

L'ennui ouvre une réflexion sur ce que nous sommes, sur notre rapport au temps, à l'espace, à l'autre, au désir, à l'éducation... L'ennui parle de nos liens intimes, de notre difficulté à vivre ensemble, motiver nos enfants à l'école, accompagner les parents, soutenir les professionnels.

Véritable nourriture de l'être, l'ennui se fonde dans les premiers liens entre le bébé et son parent, et prend son envol dans l'apprentissage de la capacité d'être seul en y trouvant progressivement la sécurité intérieure.

Les transformations contemporaines font oublier la vitalité de l'ennui au point que les parents ont du mal à freiner les exigences de l'enfant pour au contraire répondre à tous ses désirs, voire même les anticiper par crainte de le voir manquer et de le décevoir.

Suivant le fil du développement de l'enfant et de l'adolescent, ce texte fonde la nécessité de la position parentale et éducative pour soutenir l'ennui à l'articulation du bonheur d'être soi et d'être au monde.

Psychologue clinicienne et psychanalyste, Sophie Marinopoulos est engagée dans la reconnaissance de la santé psychique comme faisant partie intégrante des questions de santé publique. Elle a fondé le service de Prévention et de Promotion de la Santé Psychique (PPSP) et son lieu d'accueil « Les Pâtes au Beurre » à Nantes. Elle est l'auteure de nombreux ouvrages dont *Écoutez-moi grandir*, Les Liens qui Libèrent, 2016.

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



LES TRÉSORS DE L'ENNUI

SOPHIE MARINOPOULOS

yapaka.be

94

LES TRÉSORS DE L'ENNUI

Sophie Marinopoulos

LECTURES

TEMPS D'ARRÊT

yapaka.be

Les trésors de l'ennui

Sophie Marinopoulos

Temps d'Arrêt / Lectures

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. - 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beudelot, Philippe Dufromont et Philippe Jadin.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Nicole Bruhwyler, Etienne De Maere, Stephan Durviaux, Anne- Françoise Dusart, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Marie Thonon et Juliette Vilet.

L'ennui, source du plaisir d'être5
La quête du bonheur6
L'ennui, une nourriture de l'être11
La capacité d'être seul18
Du bain culturel au soutien social24
Culture néo-libérale et ennui28
Notre peur contemporaine du vide34
Sommes-nous satisfaits ou apaisés ?41
L'amour objet de consommation45
Adolescence et ennui47
La saturation prive nos enfants du bonheur d'être soi . .51
Comment les mots viennent à l'enfant53
De l'ennui à l'expérience - de l'expérience à la pensée - de la pensée à la liberté d'être56
Bibliographie.....60

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

L'ennui, source du plaisir d'être

L'ennui, dans nos représentations contemporaines, est devenu un symptôme qui transforme l'homme en l'ombre de lui-même, en un être inhabité. Nous condamnons l'ennui, le pourchassons, essayant sans cesse de nous occuper pour ne pas sombrer dans cet état fantomatique.

À l'ère du plein, à l'heure où tout se consomme et se remplit, parler d'ennui peut sembler surprenant, et même provocateur. Car l'objectif semble être d'éradiquer, de mettre aux abonnés absents cet ennui vu comme le vide, le rien, caractéristique de l'enfant râleur ou de l'adulte fardeau qui ne veut rien faire de sa vie.

Et pourtant...

L'ennui est un écart, un espace-temps que le bébé découvre en naissant, ce quelque chose que nous pouvons appeler la « mère » présente, mais qui peut également s'absenter. Un « quelqu'un » qui peut satisfaire, mais aussi frustrer. Un temps de solitude qui anime le désir, engage l'imaginaire, soutient la créativité. Un temps indispensable au devenir soi.

Parler de l'ennui, c'est parler de notre capacité à être seul, de notre caractéristique de petit homme dépendant, à la recherche de son autonomie et de la liberté de se construire un destin. À partir de l'ennui, du désœuvrement apparent qui marque son origine, c'est la dimension vitale de cet être qui se révèle, démontrant comment le plaisir trouve sa source dans le manque.

Le discours sur l'ennui ouvre une réflexion sur ce que nous sommes, sur notre rapport au temps, à l'espace, à l'autre, au désir, à l'éducation, au travail, à l'amour. L'ennui parle de nos liens intimes, et nous verrons qu'il nous permet de comprendre nos difficultés à vivre ensemble aujourd'hui, à motiver nos enfants à l'école, à inscrire nos couples dans

la durée, à partager, à soutenir les professionnels dans la pensée. L'ennui est un mouvement qui nous engage à penser l'homme dans ses transformations contemporaines. Il est juste là où la vie de soi commence, où le langage éclot, où le corps et l'esprit s'ouvrent de concert, prenant appui l'un sur l'autre, pour le bonheur d'être soi et d'être au monde.

La quête du bonheur

« Si j'avais dit à mes parents que je m'ennuyais, je me serais fait renvoyer à mes affaires, et fissa », me déclare le père de Julien, visiblement en colère et excédé, mais surtout décontenancé par l'ennui que dit éprouver son fils. Julien est un adorable petit garçon de 5 ans à qui l'on donnerait le bon Dieu sans confession, mais, si mignon soit-il, il s'ennuie. Il passe son temps à traîner, à râler, errant d'une pièce à l'autre, occupant l'espace par ses jérémiades, collant ses parents, qui n'en peuvent plus de l'avoir « dans leurs pattes ». Julien ne sait pas jouer seul, ni même rester seul. « C'est une bernique ! » lance son père, en référence au petit mollusque qui s'accroche aux rochers à l'aide de son pied ventouse.

Le quotidien familial est ainsi saturé par les insatisfactions de cet enfant dit « exigeant », « jamais content », « toujours à vouloir plus ». Seuls moments tranquilles : les temps passés devant les écrans en tout genre, dont Julien raffole. Ses parents résistent, pensant qu'« il ne faut pas », puis cèdent pour enfin avoir le silence.

Ce père bienveillant est en plein désarroi. Comme tout parent, il veut le meilleur pour son enfant. Il cherche à lui donner le maximum de confort, de présence, d'amour. Il est attentif et sensible à ce qu'il aime. Il veut lui offrir les conditions pour être heureux. Julien est couvé, gâté, *ne manque de rien*. Il est bibe-ronné au bonheur. Aux yeux de son père, tout ce que son fils emmagasine aujourd'hui sera une force pour demain. C'est la raison pour laquelle il ne lésine pas.

Et puis il a des souvenirs de sa propre enfance : il ne la qualifierait pas de malheureuse, mais elle fut pleine de manques. Son père, souvent absent, ne prenait jamais le temps de jouer avec lui, de l'emmener au sport, de lui faire réviser ses leçons.

Lui, depuis qu'il est père, orchestre sa vie autour de sa femme et de son fils. Il ne veut pas passer à côté de quelque chose. Alors, quand Julien lui réclame un jeu vidéo et qu'il lui donne satisfaction, il n'a pas le sentiment de céder. Il fait simplement ce que son père n'a pas fait : *l'écouter*. Il éprouve un plaisir infini à voir son fils heureux. Bien sûr, parfois, il aimerait être ailleurs ou faire autre chose – sortir avec ses copains, lire son journal, aller au cinéma... –, mais tout cela est balayé dès qu'il regarde les siens. Il est persuadé que Julien gardera en lui cette image d'un père présent, qui sait prendre le temps de le voir grandir ; il est certain que ce sacrifice, qui participe de son désir que son fils devienne fort, équilibré, une belle personne, n'est pas vain. Il veut pouvoir être fier de lui, de sa famille, de leur parcours.

C'est pourquoi, quand Julien se plaint et se traîne, son père le vit comme une profonde injustice. Ça lui donne envie de tout envoyer balader, y compris sa femme, qui ne cesse de défendre l'enfant. Ne voit-elle pas, dans ces moments-là, l'ingratitude de celui qu'elle se plaît à appeler le « bonheur de sa vie » ? Ne voit-elle pas qu'il rend leur quotidien impossible ? Qu'il n'est pas reconnaissant pour tout ce qu'ils lui donnent ? Certains matins, il est à peine réveillé que déjà il boude. Il reste assis dans son lit, les bras croisés, et refuse de se lever, les rejette. Cette mine renfrognée face à un bonheur qui lui est présenté sur un plateau, prêt à consommer, est insupportable. Et elle, au lieu de soutenir son mari dans son autorité, se contente d'amadouer Julien, de faire des pieds et des mains pour qu'il se montre plus conciliant. Il faut marchander – c'est cela, marchander pour qu'il daigne sourire.

Comment ose-t-il traiter ses parents dévoués de « méchants » du haut de ses 5 ans ? Qu'est-ce que

ce sera à 15 ? S'il ne se retenait pas, son père lui mettrait un bon coup de pied aux fesses. L'envie le taraude. D'ailleurs, il le prévient : « La fessée n'est pas loin, Julien ! » La menace déclenche immédiatement une scène conjugale. Sa femme, furieuse, jure qu'elle le quittera s'il a le moindre geste de violence envers son fils. Le ton monte, ils se mettent à hurler tous les deux, et Julien fond en larmes. Son père préfère battre en retraite, partir au travail, même s'il est encore trop tôt, pour trouver le calme et l'apaisement.

Le couple, assis dans mon bureau tandis que Julien fouille dans une caisse à jouets, raconte cette dernière scène. Une scène qui ponctue toutes les journées, matin et soir, comme si chaque moment où ils se retrouvent tous les trois ne pouvait que virer au cauchemar. Les parents de Julien décrivent une atmosphère familiale qui devient invivable, et ils finissent par faire le constat que l'enfant est toujours à l'origine de leurs conflits. Ses jérémiades les exaspèrent, les rendent fous. Ils en viennent à penser qu'il « le fait exprès ».

« Voilà, c'est comme aujourd'hui dans votre bureau, reprend son père. Il part jouer dans son coin comme s'il n'était pas concerné, et c'est à nous de nous expliquer. Julien, viens ici, reste avec nous et arrête de faire ton bébé avec ce hochet, ce n'est plus de ton âge. » De fait, dès son entrée, Julien s'est dirigé vers les jeux. Quelques-uns sont à portée de main, d'autres rangés dans une caisse, dissimulés au regard, et demandent un peu plus de curiosité. Ce sont des jouets que les enfants connaissent bien. Ceux du premier âge sont au sol, et, sur une étagère, on trouve quelques voitures, poupées, dinettes. Il y a aussi une petite table avec des feuilles et des crayons.

Le choix du hochet excède son père, qui y voit une énième provocation symbolisant parfaitement ce qu'il décrit comme sa désinvolture. C'est comme si Julien leur signifiait qu'il n'avait rien à voir avec notre

discussion et n'avait pas à y participer. Il semble démontrer sa capacité à se désolidariser de leur problème. Il décide de *faire le bébé*.

Julien cherche à apparaître détaché, à faire bonne figure. Et il est vrai qu'il semble afficher une réelle décontraction. Mais cette attitude masque l'attention soutenue qu'il porte à la conversation. Tout en nous tournant le dos et en faisant du bruit, il ne rate rien de nos échanges. Comme tout enfant, il a la capacité d'écouter avec sa peau et de voir avec ses oreilles, en une écoute sensorielle qui intervertit les sens et leurs organes.

Julien sait que ses parents sont venus pour parler de lui, qu'il va entendre des choses désagréables, des plaintes qu'il aimerait ne jamais entendre. Son intimité va être exposée, et le *mauvais Julien*, celui qui énerve papa, celui qui fait crier maman contre papa, celui qui doit venir dire pourquoi il est comme ça, va être au cœur de la conversation. Il en souffre.

Julien ne peut pas dire à quel point il est déstabilisé par les attentes de ses parents et par la façon dont elles ont changé dernièrement. Jusqu'alors, il était le centre de toutes leurs attentions et la source unique de leur plaisir. Maintenant, le temps qui lui est accordé diminue de plus en plus. Depuis peu, même, son père lui oppose des refus et le gronde quand il ne fait pas ce qu'il lui demande. Il ne lui parle plus comme avant. Désormais, il a une drôle de voix et il commande tout le temps : « Mange tout seul », « Range tes jouets », « Fais attention », « Brosse-toi les dents »... Julien préférerait la voix d'avant, celle qui parlait plus longtemps, qui racontait des choses, qui restait près de lui pendant qu'il mangeait, se lavait, se couchait. Hier, ils faisaient tout ensemble, tout le temps. Aujourd'hui, il doit tout faire seul.

C'était mieux avant, quand il était plus petit, que papa et maman étaient fiers de ses progrès et toujours à ses côtés. À 2 ans, quand il prenait son hochet, ils riaient de le voir si fort et si grand.

Dans ce bureau, heureusement, il y a un hochet aussi, presque le même que le sien. En l'attrapant, il a un sourire, un sourire profond, un sourire du dedans qui s'adresse à un bout de lui qui ne se voit pas. Il retrouve instantanément le goût oublié du temps où il était petit. Quand il prend le hochet, ce passé est de nouveau là. C'est bon, c'est rassurant, c'est son refuge. En le secouant, il se crée une cabane sonore, une grotte qui le protège.

Le hochet, il l'aime tellement qu'il le renifle et va jusqu'à le lécher. Son père fulmine en le voyant faire. Il se lève, lui arrache l'objet des mains et l'assoit d'autorité. « Arrête tes bêtises, maintenant ! » Privé du hochet qui lui assurait une verticalité, Julien reste assis là où son père l'a posé, le corps mou, penchant dangereusement vers l'avant, sans tonus. Redevenir mou comme avant ou devenir mou pour échapper à la pureté des mots, qu'importe : Julien fait comme il peut pour tenir. « Il a tout pour être heureux et il se plaint ? Non, mais ça ne va vraiment pas, dans sa tête ! »

C'est une scène banale : un enfant insatisfait, un enfant qui s'ennuie, des parents déçus, des liens familiaux qui tournent au conflit, du malheur exposé. Julien est touchant tant on voit qu'il n'arrive pas à dire ce qu'il a, pourquoi il s'ennuie quand il n'a pas d'écran, quand le jouet qu'il demande lui est refusé ou encore quand son parent n'est pas disponible. Il sait faire avec la présence, les objets, les écrans. Il ne sait pas faire seul ; il n'a pas l'habitude.

Ses parents se sentent justes, légitimes dans leur demande. Après avoir fait tout avec lui et pour lui, maintenant qu'il est grand ils attendent de leur fils qu'il s'occupe un peu seul. S'ils ont tant pris soin de lui, c'était justement dans l'objectif de le rendre autonome. Ils ont le sentiment que c'est exactement le contraire qui se produit : plus ils en font pour lui, plus il les réclame. Plus ils se montrent présents, moins il est autonome. C'est à n'y rien comprendre. Et seuls les écrans le calment et lui permettent de rester tranquille.

« N'est-ce pas normal, à 5 ans, qu'il commence à se débrouiller un peu seul ? On ne lui demande pas la lune, tout de même ! »

L'ennui, une nourriture de l'être

Comment l'ennui vient aux enfants d'aujourd'hui. Symptôme de notre société ou bien état structurel de l'enfance ?

Quand Ferenczi affirme, en 1908, que « la première erreur des parents, c'est l'oubli de leur propre enfance¹ », que veut-il dire ? Cet homme fasciné par l'enfance au point qu'il doute d'avoir lui-même grandi – « je n'ai donc jamais été adulte² » – n'a eu de cesse de montrer combien les parties infantiles de la personnalité d'un homme animent sa vie. Pour comprendre les enfants, il faut accepter de garder contact avec son enfance. Ce constat n'est-il pas valable pour moi, psychanalyste apprenant auprès des enfants ?

Mon enfance dans la seconde moitié des années 1960 ressemble sans doute, dans une certaine mesure, à ce que vivent les enfants d'aujourd'hui. Moins de jouets, certes, pas d'écrans, c'est une évidence, mais s'agit-il vraiment de différences majeures ? L'enfant n'a-t-il pas de tout temps exigé de la présence, une attention continue ? N'a-t-il pas toujours détesté l'ennui, ces moments où il doit se débrouiller ?

Étrangement, l'ennui de l'enfant rend visible la construction de soi, c'est-à-dire le long chemin vers l'âge adulte, vers son indépendance, son autonomie. L'ennui révèle une dimension secrète de l'être. Il touche aux liens intimes adultes/enfants, mais aussi aux liens entre adultes.

L'ennui démontre que l'enfant éprouve le besoin vital d'être accompagné, animé, stimulé dans sa curiosité, dans son élan de vie. Il veut échapper à tout prix

1. Sandor Ferenczi, *L'Enfant dans l'adulte*, Payot, 1982,
2. Sandor Ferenczi, *Journal clinique*, Payot, 1990, p. 99.

au vide de l'absence. Le parent le rejoint dans cette quête en lui accordant en retour un « tout-amour », une présence entière, légitime.

Structurellement, l'enfant refuse d'être seul, tout comme il refuse, en grandissant, qu'on ne l'occupe pas. Il déteste le manque, la solitude. À peine a-t-il ouvert les yeux sur le monde qu'il veut des soins et de l'amour, le corps et les mots. Il se montre insatiable quand il s'agit d'être en relation. Son désir est sans limite, au point que, si ses parents n'y prennent pas garde, ils peuvent être aspirés à leur insu dans un rythme fou qui confond les corps, les temps, les besoins.

Particulièrement, la mère qui vient d'accoucher n'a aucune envie de se séparer de son bébé. Elle et lui ne font qu'un, et les visiteurs extérieurs le sentent bien, qui entrent dans la chambre de la maternité sur la pointe des pieds et chuchotent au lieu de parler tout haut, craignant que le son de leur voix ne brise l'harmonie et les sépare. La mère elle-même murmure au creux de l'oreille de l'enfant, offrant une image gracieuse de leurs deux visages rapprochés. C'est un tableau qui touche tout spectateur, imposant le respect et un silence religieux. La mère et l'enfant ne sont qu'amour, tendresse, regards passionnés.

Au-delà des époques et des cultures, en vertu du lien précoce qui lie une mère à son enfant, le second abhorre tout ce qui le sépare de la première. Il revendique son besoin de présence, il ne veut pas être quitté, ne serait-ce que quelques secondes. Lorsque sa mère bouge, même avec d'innombrables précautions, on peut voir l'enfant soulever une paupière en coin, une légère grimace aux lèvres, prêt au refus. De même, quand l'amoureux esquisse un mouvement, son compagnon, presque instinctivement, redouble sa pression corporelle, craignant de voir se créer l'espace qui annonce la séparation.

Nourrisson, amoureux : deux états de dépendance comparables. Les amoureux ne respirent qu'à l'unis-

son ; la dépendance native du bébé exige de la présence. Deux exigences proches pour le petit et le grand Homo sapiens sapiens, qui révèlent notre addiction affective, notre désir inextinguible de rencontre. Une rencontre qui nourrit et construit, qui expose nos besoins intimes, faits de chair et d'affects.

Les bien nommées *Nourritures affectives* de Boris Cyrulnik arborent en couverture l'image d'amoureux se donnant des becquées de baisers pendant que la mère picore la joue de l'enfant. L'amour est aussi oral que nos besoins vitaux. Notre dite « névrose » s'inscrit exactement là, dans ce besoin d'être nourri et aimé en même temps. Une condition névrotique qui repose sur des relations complexes et nous rappelle régulièrement que ce fond amoureux qui nous pousse dans notre désir de vie a ses exigences et ses fragilités. Fragiles, nous le sommes dans l'attente de l'amour, dans le don de celui-ci, dans ce que nous espérons transmettre et recevoir en retour.

Freud a exploré avec bonheur l'intensité des enjeux de nos liens intimes, pourchassant notre être au-delà du visible, enquêtant toujours plus loin sur l'obscurité de notre psychisme. Irrationnel dans les rapports compliqués qu'il entretient avec lui-même, le sujet est un éternel objet de réflexion. Son besoin d'être nourri dès la naissance en raison de sa condition de dépendance absolue, appelé encore sa condition néoténique, fait de lui un formidable champ d'exploration.

L'impuissance du premier jour de notre vie nous rend si dépendants que, pour pouvoir avoir un futur, nous devons adresser notre désir à un autre. On ne peut pas vivre sans un autre que soi. On ne peut pas vivre sans être nourri. On ne peut pas vivre sans être aimé. Des énoncés simples et évidents à première vue, mais d'une infinie profondeur si l'on s'attarde sur leur sens. La présence est indispensable. Les aliments sont nécessaires. L'amour est essentiel. Peu de choses à réunir, en somme, mais formant

un tout exigeant qui pousse le bébé à rechercher de l'autre dès qu'il est éveillé. Il veut le lait et le tout qu'il possède. Son appétit est un appétit d'amour, de regards, d'odeurs, de sonorité, de voix, de peau, de mouvements. Une présence.

Ne dit-on pas d'une personne qui tend à occuper tout l'espace : « Elle a de la présence » ? Avoir une présence, sonore, corporelle, sensorielle, est une manière de se donner entièrement dans la relation. Ces personnes sont souvent appréciées, rassurantes. Lorsqu'elles ne sont plus là, on sent encore leur présence. Leur trace demeure en nous.

Voilà ce qu'attend le bébé dans sa demande de « toute présence » de l'autre. Il veut une personnalité aimante, rassurante. Il veut se nicher dans les courbes du corps de sa mère, disparaître entre ses seins, ressentir par chaque pore de sa peau qu'elle est pleinement là. Il veut la posséder, la garder toute à lui. Il la veut pour sentir que lui-même existe. Pour éprouver son existence avant de savoir qu'il existe. Il a besoin d'être sensoriellement. De sentir la valeur de son existence à la pression des doigts qui le soignent, des lèvres qui l'embrassent, du corps qui se penche pour l'envelopper et l'engloutir dans les plis de la peau. Il veut être ce pli, ce bout de chair dont on ne sait plus si elle est la sienne ou celle de l'autre, l'autre qui nourrit. Sa valeur se cache là, dans ce tout qui fait présence, qui lui donne accès à son humanité, à sa place de sujet, celui à qui l'on s'adresse. Le fait d'être un sujet permet l'échange.

Et qu'importe si l'enfant ne comprend pas les mots. Dolto n'a cessé de nous expliquer l'importance de parler au bébé, non pas parce qu'il comprend le sens des mots, mais parce que le mot adressé signe sa condition de petit homme et le respect, la dignité auxquels il a droit. L'échange est un grand tout et le bébé, avide des liens qui l'inscrivent dans son humanité, quête une vraie rencontre. Qui dit « vrai » dit « tout » à cette période où le bébé est en dépendance absolue. Il la veut, sa mère, toute

à lui. Il la quête dans les larmes douloureuses de la faim, première expression de son désir, qui le mettra en contact avec le monde des mots. Des mots qu'il reprendra à son tour plus tard, mais pour l'heure il exige par les pleurs qu'elle soit là pour lui, seulement pour lui, toute à lui.

Cette réponse parentale qui vient au secours du nourrisson est plus complexe qu'elle n'en a l'air. Car si elle doit s'ajuster pour répondre au mieux aux besoins de l'enfant, elle doit pouvoir aussi se décaler. Et ce pour que le désir pulsionnel de l'enfant soit entendu, et qu'un espace lui soit offert où son désir puisse s'animer. Donc les parents doivent recevoir le désir de vie de l'enfant avec ses exigences, tout en instaurant des liens qui s'éloignent de la passion des premiers moments, pour se faire amour. L'amour en lieu et place de la passion ? La passion, dévorante, omniprésente, ne sait pas s'absenter. L'amour sait se décaler, se manifester dans des liens qui laissent à chacun la liberté d'être soi.

Décalons-nous d'ailleurs quelques instants de l'enfant exigeant la passion maternelle, et prenons le temps de revisiter un grand classique cinématographique pour prolonger notre réflexion

Comme bien des films romantiques, *Out of Africa* traite de cette question centrale et en a fait pleurer plus d'un... ou plus d'une. Il nous montre les allées et venues d'un homme fou d'amour, mais aussi épris de liberté, qui cherche sa juste place auprès de la femme qu'il aime tout en étant contraint de la quitter pour ne pas sombrer dans la disparition de son être. Il est conscient que, dans l'absolu, chaque départ peut être un adieu, mais il a la foi des amoureux et ne pense qu'aux retrouvailles. Il part et revient, toujours. La femme, plus passionnée, souffre affreusement de ses départs et lui demande un jour de rester. Elle veut le garder à ses côtés, l'avoir tout à elle, ne plus vivre le manque. Il réalise que les manifestations d'amour qu'il lui témoigne ne sont pas suffisantes, qu'il se doit de n'être jamais manquant. Il refuse la

passion dévorante, celle qui prive de la possibilité d'être soi, et tente de lui expliquer sa conception de l'amour, qui permet à chacun d'exister en dehors de l'autre. L'incompréhension mutuelle provoque la dispute, et il décide de la quitter, conscient qu'il y a en elle un vide qu'il ne pourra jamais combler, à moins d'accepter de se perdre dans son désir.

Le spectateur, face à cette révélation de l'exigence amoureuse, est partagé. Il aimait le couple, l'amour, et le voilà lui-même projeté dans les affres de la séparation, divisé, confronté à un choix identificatoire insupportable. L'être humain n'aime pas la séparation – les cinéastes savent en jouer à merveille quand ils portent l'amour à l'écran. Chaque évocation de rupture réveille en nous cette douleur archaïque, cette part refoulée de l'enfant qui un jour a dû accepter d'être quitté. Cette part intime qui pleure sans larmes, car nous sommes devenus grands.

Une fois encore, la formule séparation-retrouvailles fait recette. Dans *Out of Africa*, l'homme et la femme réussissent à se retrouver, à s'aimer à nouveau dans le respect de chacun. La femme accepte qu'il parte une dernière fois en mission, puisque enfin ils savent être ensemble séparément. Mais le cruel scénariste décide de mettre à l'épreuve nos angoisses existentielles : l'avion dans lequel voyage l'homme s'écrase quelque part, laissant la femme seule avec cette perte tant redoutée. Mouchoirs.

Une leçon cinématographique qui, de façon extraordinairement pertinente, raconte l'histoire de l'amour dans sa construction universelle, passionnelle, originelle, par laquelle on passe des seins de la mère aux bras de l'aimé(e). L'amour et ses craintes, ses doutes, ses excès, ses désirs. Une sublimation en images du terreau le plus fertile de l'amour : un don de présence et une capacité à le transformer en don d'absence. Une évocation du bonheur d'être soi dans des liens d'affection qui savent jouer des retrouvailles. La mise en évidence qu'une présence, pour être pleine et entière, doit pouvoir se faire absence, venant colorer

d'une tout autre teinte nos conceptions actuelles du bonheur et du chemin pour y parvenir.

Mais le bébé est loin de ces réflexions philosophiques qui demandent : de quoi l'amour est-il le nom ? Il attend sa mère. Quand elle arrive, il a l'espoir qu'elle restera pour toujours. Il ne veut rien savoir de sa bienveillance maternelle par laquelle elle entend lui offrir du temps avec elle et sans elle. Il ne veut pas vivre cette absence dite adaptée, c'est-à-dire qui a été précédée de présence. Le rythme du mouvement maternel, il n'en a que faire ; il veut juste qu'elle reste. Une mère statique à ses côtés. Cruel est l'enfant qui met la mère dans les affres de la culpabilité si elle ne vient pas assez vite. Forte doit être la mère pour accepter ainsi de ne pas être toute à lui. Un drôle de combat s'engage entre elle et lui.

Lorsqu'on parle des « besoins d'absence » pour l'enfant, une précision s'impose toutefois. L'absence continue est un désastre, une non-réponse aux désirs et besoins de l'enfant. Un drame pour le bébé dépendant. Un adulte qui répond à l'appel de l'enfant lui donne forme ; l'échange devient communication, parce que cet appel a été entendu et compris. Nous pourrions dire qu'il a été reçu 5 sur 5. Si l'histoire d'un enfant ne commence pas par cette qualité de maternage (« je suis là pour toi »), l'enfant est dit délaissé. Il y a une non-reconnaissance, une maltraitance dans les soins premiers, que nous observons dans les situations de carence, celles où l'enfant ne connaît que le vide.

Aucune pensée ne peut surgir de ces contextes malheureux. L'enfant vit dans une atmosphère de terreur, sa réalité psychique correspond alors à l'expérience d'être laissé dans la solitude absolue qu'il ne peut occuper psychiquement. C'est une catastrophe qui, encore aujourd'hui, n'est pas comprise par les politiques de l'enfance comme une maltraitance sévère. Or c'est dramatique car ces enfants délaissés ne connaissent pas le rythme de la présence et de l'absence dans les soins. Un rythme si

utile pour construire une capacité à attendre ce qui est bon, ce qui satisfait, ce qui apaise. Un tempo du lien qu'il éprouve dans son corps et qui fait éclore sa pensée. Une pensée d'abord corporelle, sensorielle puis émotionnelle qui le nourrit. Une nourriture de bon.

Ce bébé-là qui est délaissé et livré aux douleurs de la faim qui l'envahissent et l'attaquent va au fil du temps se fermer à ces éprouvés corporels pour ne pas être détruit. Il va s'absenter de son corps et donc fragiliser sa possibilité de le penser. Il devient un enfant sans demande. Aucune plainte chez tous ces enfants délaissés, quand on ne les occupe pas. Ils peuvent rester sans rien faire et s'absentent donc de leur corps, pire : de la vie. Ils ne rêvent pas, ne s'ennuient pas, ils sont vides. Le manque abyssal fait son œuvre, détruisant tout désir d'être, tout sentiment d'avoir de la valeur et donc d'être en mesure d'occuper le temps, l'espace, de s'engager dans la relation.

Par ces situations extrêmes nous pouvons voir se dessiner les besoins fondamentaux d'un petit homme pour s'ouvrir à la vie, à la pensée, au langage. Le tempo du lien se dessine comme une nourriture indispensable. L'ennui est une expression du manque que produit l'écart que le parent lui concède. L'ennui est une nourriture de l'être.

La capacité d'être seul

Le fait de « se sentir seul » est à ne pas confondre avec l'« être seul » de ces enfants délaissés. Se sentir seul est un drôle de sentiment qui repose sur l'éprouvé de corps séparés. Sur le passage du « un » au « deux ». Quand un bébé découvre que lui et sa mère ne font pas qu'un, mais deux, quand l'altérité devient pour lui une réalité corporelle, il tente par tous les moyens de l'éviter. Ainsi, dans un premier temps, le bébé lutte et s'agrippe à la chair maternelle, cherchant à la faire sienne. Pour

ne pas ressentir la détresse que lui procure la possible séparation, il se transforme en tyran, exigeant, appelant, pleurant, rendant sa mère esclave de ses besoins.

Prendre conscience de l'altérité est une des premières épreuves de la vie, et cela commence par le fait de voir le corps maternel s'éloigner. L'altérité s'annonce avec le mouvement de ce corps, un mouvement contraire à la présence, une *mise en corps* qui dit clairement à l'enfant qu'il n'est pas un bout de sa mère. Il ne sait pas encore que la mise en mouvement de sa mère permet à sa pensée d'éclore. Il ne sait pas que cette mère qui bouge, s'éloigne, qui n'est pas là en continu, lui permet d'expérimenter seul son environnement, de l'imaginer. Les images qui se créent alors dans sa tête précèdent la pensée, le langage. Elles naissent dans ce temps de solitude, dans cet espace vide que le bébé va tenter d'occuper en attendant qu'elle revienne. Et ce nouveau-né « qui s'occupe », occupe l'absence, faisant de l'ennui un temps psychique.

Cette ébauche de solitude est donc une ébauche d'ennui, terrain d'éprouvés sensoriels. Le temps vide devient une attente qui se remplit d'émotions, de mouvements, d'images. Le temps devient pensée. Une démonstration qui annonce les nourritures de l'ennui. Un temps pour soi, un espace seul, un écart. Une réalité qui prouve que l'indépendance est une variante de la dépendance adaptée.

L'expérience de l'altérité s'ancre ainsi dans des allées et venues parentales qui proposent, en un rythme régulier, du vide et du plein, des présences et des absences fidèles, contenant. C'est à partir de ces expériences sécurisantes que l'enfant va, au fil du temps, ébaucher un autre engagement corporel, plus solitaire. L'absence, le manque ne seront plus une détresse, mais un espoir. La voix du parent qui annonce son retour est tel un cordon sonore qui arrime l'enfant à lui. Il se surprend à l'attendre et même à l'imaginer. Il le voit se mouvoir, ouvrir la porte

de la chambre, se pencher sur lui, le sentir, l'attraper. Cet état de complétude est comme une peau caressée avant même d'avoir été touchée. Une caresse qui précède la caresse. Une présence qui précède la présence.

Quand l'enfant attend son parent, dans l'ennui que l'absence procure, il se met même à jouer à faire *comme si* il était là. Il se découvre capable de supporter l'éloignement, la séparation, et de vivre avec les siens non plus dans un lien de chair, mais dans un lien de pensée. Penser l'autre devient un jeu. Il aime par exemple mettre à contribution sa bouche, commençant à tétouiller son doigt maladroit, ce qui lui procure une douceur tactile qui l'entraîne dans un état second, propice à la rêverie. Il enfonce son pouce au fond de son palais, touche la partie voûtée, explore sur le côté la dureté des gencives, agite sa langue, salive, avale. Il en oublie le temps, il en oublie l'absence. Quand il suce son doigt, c'est drôle, il voit son parent. L'expérience est incroyable. Penser l'autre en prenant appui sur son propre corps lui permet de le garder à l'intérieur de lui. Penser l'autre fait accéder au bonheur de l'attendre. Que d'éprouvés qui créent une merveilleuse présence, une mémoire de la rencontre ! « Habité par un autre que soi », disent les psychanalystes. La devise serait ici : « Habité, donc pas esseulé. »

La découverte qu'il peut vivre une solitude habitée n'est pas sans laisser le bébé perplexe. *La présence de son parent lui est indispensable ; son absence lui est essentielle.* Entre les deux, son cœur balance. Il va ainsi réaliser que, avec ou sans plaisir, le temps de la solitude est à la fois un manque et un gain.

Plus tard, l'ennui prend des allures de *solitude habitée* – une expérience en deux temps où l'enfant est d'abord râleur et désœuvré, puis montre ses propres mouvements de désir d'être. S'arrêter à la plainte de l'enfant quand il s'ennuie revient à le priver de la possibilité d'en faire quelque chose. Lui proposer de regarder la télévision, c'est ne pas

croire en sa capacité à dépasser son sentiment de solitude. C'est occuper ce temps qu'il devrait justement, seul, tenter de remplir d'objets. C'est mettre du plein à sa place, en accentuant sa dépendance future. C'est rendre sa néoténie durable. C'est lui refuser l'expérience de la souffrance psychique que l'ennui provoque dans un premier temps. C'est projeter sur lui notre propre rapport à l'ennui, au vide, à l'absence, que nous redoutons tant. C'est privilégier la part infantile au détriment de la part mature de l'adulte, celle capable de supporter les bruits de l'ennui sans s'effondrer. L'enfant privé de sa capacité de créativité se voit maintenu dans une enfance sans objet.

À examiner de près ce que vit le bébé, nous réalisons que le bonheur d'être soi, loin de consister en un long fleuve tranquille, est un flot de forces contraires et de tensions qu'il faut réguler. Un grand défi de la vie qui ouvre les portes de l'être-ensemble séparément, une sorte de passeport pour une liberté naissante, une autonomie appelée sécurité intérieure, un ingrédient du bonheur. Être en sécurité avec soi-même, c'est avoir la certitude de n'être jamais seul. C'est posséder toujours la présence d'un autre à l'intérieur de soi. C'est savoir que l'amour donné reste en soi, même quand l'aimé n'est pas là pour le redire ou quand il a autre chose à faire. Être capable de se débrouiller, ce n'est pas être abandonné, c'est accepter que l'autre ne soit pas tout à soi. S'ennuyer demande suffisamment de force intime pour accepter d'être « lâché » un moment.

Il y a des couples mère/enfant ou homme/femme qui éprouvent le besoin de se dire mille fois par jour qu'ils s'aiment. Quand l'un n'est pas là, l'autre l'appelle sans cesse pour être rassuré, n'arrivant pas à le penser. C'est comme si, en le perdant de vue, il le perdait réellement. Il se sent fragile, et c'est plus fort que lui, il faut qu'il vérifie qu'il existe toujours en entendant sa voix. Ne pas pouvoir se passer du témoignage d'amour et de la présence de l'autre, craindre en permanence qu'il ne lui arrive quelque

chose, imaginer toujours le pire, est un poison de la relation qui intoxique les liens intimes, tue l'amour et peut aller jusqu'à empêcher le bonheur.

Je me revois, enfant, me plaindre de m'ennuyer. Pas à cet âge tendre où les bébés occupent le temps de l'absence en jouant avec leur bouche. Plus tard, à 5, 6 ans, quand je me sentais désœuvrée. Je prenais une mine renfrognée que ma mère connaissait bien, cette façon que j'avais d'assombrir mon regard au point de faire passer mes prunelles du brun au noir. J'espérais par la force de mes yeux la faire plier et lui imposer ma puissance enfantine. Je la voulais à moi, près de moi, et n'envisageais pas d'échouer.

Depuis, j'ai vu bon nombre d'enfants utiliser ce stratagème avec leur mère quand je propose à cette dernière de sortir pour nous laisser seuls en consultation. L'enfant sait alors faire virer la couleur de ses yeux et planter un regard perçant dans la chair de sa mère, la faisant plier sous le poids de la culpabilité. « Ne pars pas ! » hurlent les yeux. Sans ma présence déterminée, la mère s'effondrerait et resterait là, craignant que l'enfant ne supporte pas ce temps hors d'elle. Rapport de force entre mon silence parlant et les yeux de l'enfant. Tension majeure d'une ou deux secondes qui nous tient tous en haleine, à la porte de mon bureau, jusqu'à ce que la mère se décide avec courage à s'éloigner.

Je connais bien ces ballets visuels et leurs exigences autoritaires. J'ai si souvent perdu la face, petite, en tentant de soumettre ma mère à ma toute-puissance. Je ne savais pas que de ces échecs naîtraient ma croissance, mon autonomie, mes centimètres psychiques. Car, à l'époque, comme mes petits patients, je voulais qu'elle se sente coupable et qu'elle m'occupe, ma mère. Qu'elle prenne mon problème au sérieux. Je me revois changer d'étage pour la priver de ma vue, attendant qu'elle s'inquiète. Rien ne venait. Elle semblait sûre d'elle-même, sûre de ma sécurité, de ma présence, et ne voyait pas d'objection à ce que je ne fasse rien.

Parfois, passant devant ma chambre, elle me voyait, boudant : « Tu es toujours là ? » Le comble ! À la limite de la provocation.

Je finissais par sortir dans le jardin, je marchais dans l'allée, sans envie, sans idée. Je m'ennuyais, j'étais malheureuse. À mon insu, pourtant, mes yeux s'attardaient sur des choses, des fleurs, des feuilles, que je finissais par ramasser machinalement. Et puis, sans que rien ne l'annonce, je me mettais à « faire quelque chose ». Un nid, une cabane, un trou dans la terre pour mon lézard imaginaire, que j'allais naturellement dresser et présenter à une cohorte de parents admiratifs qui auraient payé un franc l'entrée. Une fortune. Je m'emballais et étais emportée dans un tourbillon de jeu dévorant. J'imaginai, je pensais, et sans le savoir j'étais déjà grande.

En me refusant sa présence, en ignorant mon besoin de possession, ma mère niait volontairement ma soif de liens qui est celle de tout enfant. Elle me signifiait que mon exigence du « tout, tout le temps » n'était pas recevable. Il lui fallait me sevrer de mes demandes et y mettre un terme. Quant à moi, il me fallait apprendre à vivre ces temps discontinus. Notre continuité d'être ensemble devait se manifester autrement que par le fait de se trouver dans la même pièce ou de se livrer aux mêmes activités. Sans cela, comment pouvais-je envisager d'aller à l'école, d'avoir des amies, d'être invitée chez elles ? Comment allais-je m'émanciper petit à petit pour la quitter ?

De cela dépendaient mon autonomie, mon indépendance psychique. Mon espace de liberté était de pouvoir la penser ici ou ailleurs, du moment que je ne comptais pas sur elle, que je faisais sans elle. Ma liberté dépendait donc de la sienne. Il fallait qu'elle soit forte pour que je le devienne à mon tour.

Comme j'étais libre de l'imaginer, je ne me privais pas de le faire, alimentant mon désir de vengeance. J'ai ruminé bien des scénarios pour la détruire, elle et mon père que j'adorais et qui osait la soutenir.

Ces pensées vengeresses ont aussi participé à mon indépendance, à mon autonomie.

C'est en acceptant et même en assumant de frustrer son enfant, de le laisser agir seul, de lui accorder un espace personnel, de lui imposer des temps d'ennui, que le parent crée les conditions de sa croissance, de son bonheur. Il faut être unis face aux enfants exigeants, faire front pour gérer la tension des liens familiaux. Me nourrir d'ennui a été une des leçons maternelles.

Du bain culturel au soutien social

Offrir de l'ennui aux enfants ne relève pas de la simple volonté. Il serait simpliste de croire que les bons parents savent faire attendre leurs enfants, les laisser désœuvrés, pour leur permettre d'accéder plus vite à l'autonomie. Toute la difficulté est là : les rendre autonomes et indépendants, les guider sur le chemin de la responsabilité, les conduire vers une pensée mature du monde, de leur avenir. Tous les parents, de tous temps, aspirent à cela. Clairement, il y a des époques plus porteuses que d'autres. Les manières d'être père, d'être mère, évoluent à chaque génération. Dans la façon de penser le lien à l'enfant, on observe un vrai basculement après les années 1970-1980, et cette accélération des transformations a des incidences directes sur les identifications collectives liées à la manière de vivre l'enfance, d'être femme, d'être homme, de naître parent.

Comme tous les parents du XXe siècle, les parents des années 1960 avaient dans leur imaginaire un modèle parental idéal, un univers familial serein avec des enfants calmes, ne cherchant pas toujours à être satisfaits, des enfants autonomes, épargnés par l'ennui. Mais ils n'étaient pas totalement dupes et faisaient la part des choses entre leurs espoirs et leur vécu. Il leur suffisait d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux pour mesurer l'ampleur du décalage qui ne manquait pas d'apparaître.

Ces prises de conscience avaient lieu dans les temps de sociabilité. Au cours des soirées familiales ou des sorties entre amis, il y avait toujours un moment où deux clans se formaient : les *sans enfants*, d'un côté, riaient des déconvenues de ceux *devenus parents*, de l'autre. C'étaient des rires bienveillants de non-initiés qui mesuraient ce qui les attendait. La soirée finie, chacun repartait avec son enfant, imaginaire pour les uns, bien réel pour les autres. On s'était taquiné, on avait partagé. On n'était pas tout seul.

C'est ainsi que les parents de l'époque contenaient leur fantasme d'un bonheur familial sans accroc. La famille parfaite était une chimère. Il était bon d'en rêver, mais il était aussi nécessaire de la laisser derrière soi une fois l'enfant arrivé. À cette époque, le renoncement était encore d'actualité. Si les rêves occupaient les pensées, la réalité se chargeait de les refouler. Les parents apprenaient ainsi à vivre avec leur famille bien réelle et à accueillir les enfants avec *leur enfance*. Ils acceptaient tacitement l'inconnu des liens familiaux, oubliaient l'enfant merveilleux de leur imaginaire pour recevoir l'enfant réel venant de naître. Ils prenaient en compte leurs limites et cherchaient à puiser dans leurs ressources psychiques pour s'adapter au quotidien. Cela leur demandait des efforts, un dépassement de soi, et cela occasionnait aussi frustration, déception et *manque*. Ce dernier point est le lien avec la maladie qui semble s'abattre sur les parents contemporains et que nous allons examiner bientôt.

De cette conscience, donc, naissait un savoir sur le bonheur.

Être avertis ne les empêchait pas d'être déçus et déstabilisés quand les aléas de la vie bousculaient leur famille. Mais ils savaient prendre une certaine distance, à une époque où les progrès techniques n'avaient pas encore donné naissance à notre illusion de toute-puissance et de maîtrise, où l'on avait encore conscience de la fragilité de la vie humaine. L'homme moderne restait en contact avec le sujet.

Il connaissait l'inconscient, il savait que tout ne se contrôle pas, il était encore tolérant.

La transformation profonde de l'« être parent » était amorcée, mais la modernité gardait encore une oreille attentive pour notre structure névrotique. Nos névroses étaient l'affaire de tous, et *faire famille* était une mise à l'épreuve qui échappait pour une part à la conscience. L'idée qu'il y avait quelque chose à construire, mais que le lien familial était unique, parfois insaisissable, unissait tous ceux qui se lançaient dans l'aventure de la parentalité. Les parents initiés savaient que naître au monde familial revient à reconnaître notre fragilité humaine. Que les liens du sang, de la ressemblance, ne suffisent pas à la reconnaissance. Qu'une fois fait le constat : « C'est bien ton fils, il a exactement le même nez que toi », l'appartenance familiale exige d'autres preuves.

À toutes les époques, le défi parental le plus criant se pose quand l'enfant conteste l'autorité de son parent. Nul doute que, face à ces bouffées contestataires, les parents des années 1960 se remettaient en question dans leur autorité. Mais, très vite, ils comprenaient que l'opposition fait partie des mouvements de l'enfance. Ils remarquaient que chaque enfant exigeait du temps pour lui, une attente impossible à combler et qu'il fallait réfréner. Ils savaient que ce n'était pas eux, les parents, qui étaient en cause, mais notre nature même d'être humain cherchant sans cesse à être rempli, occupé, aimé. Une découverte salvatrice qui les soulageait et les rendait plus forts pour résister aux demandes répétées de l'enfant.

Ainsi, le comportement de ma mère face à mon ennui, que j'estimais désinvolte, était en réalité le fruit d'une expérience acquise grâce à l'observation d'autres parents. Ma mère était libérée de mes exigences ; elle pouvait y faire face, car elle n'était pas seule dans son cas. La maternité ne lui pesait pas, puisqu'elle refusait que le manque de l'enfant soit son problème à elle seule. Il devait aussi devenir le

mien. Il était de ma responsabilité de m'ennuyer ou pas. De faire avec mon manque et de ne pas l'en rendre coupable. Elle avait acquis une certitude : *un parent était par essence manquant*. Elle n'aurait pas mieux dit si elle avait lu Lacan, mais ce n'était pas « sa tasse de thé », et elle n'a jamais vraiment compris mon engouement pour l'inconscient.

Il ne s'agit pas de dépeindre les années 1960 comme une décennie bénie où régnait la solidarité parentale. Il s'agit de mettre en lumière ce qu'« être relié » signifie. Dolto en avait fait un concept de prévention : elle racontait ainsi que, quand elle nommait devant l'enfant la couleur du crayon qu'elle lui donnait, ce n'était pas pour lui apprendre le nom de cette couleur, mais pour lui permettre, quand il serait seul et qu'il se mettrait à utiliser ce crayon, d'être relié à elle grâce à l'expérience vécue. Il serait habité par un récit : celui du partage. En prenant le crayon, il se sentirait accompagné par cette expérience passée, qu'il garderait précieusement à l'intérieur de lui. Il ne serait plus jamais totalement seul.

Les parents des années 1960 avaient ainsi la chance de pouvoir « voir » dans les autres foyers. Comme l'enfant de Dolto, ils étaient empreints de l'expérience d'être parent du fait des rencontres antérieures avec les « initiés ». Qu'importe que leurs conceptions de la relation à l'enfant divergent : ils n'étaient pas seuls. Ils étaient accompagnés de leurs récits, de ce qu'ils avaient vu.

Au centre de leur observation : le constat que l'amour maternel et paternel n'avait pas pour mission de toujours combler ni de tout donner. La distance était de mise, même dans les liens familiaux. « Chacun sa place » signifiait un espace pour chacun et un temps de soi différencié. Chacun sa place, c'est un peu à chacun son territoire. Faire territoire commun, comme dans l'histoire des couples, est à haut risque, surtout quand l'époque demande un partage des tâches et un effacement des différences. Partager un même espace, effec-

tuer les mêmes tâches, nécessite d'accepter que l'autre reste lui-même. La question du couple n'est pas notre propos, mais gardons en tête que le sujet, qu'il soit femme, homme ou enfant, a besoin pour exister d'avoir un espace-temps à lui qui ne soit pas envahi ou dirigé par un autre. J'ai bien dit : enfants compris. Dès l'âge de quelques mois, un enfant a le droit d'avoir son temps propre, même si ce temps lui paraît vide et qu'il a tendance à pleurer pour être pris dans les bras ou occupé.

Dans les années 1960, la famille avait une fonction forte de constitution de la société. « À la charnière de la nature et de la culture, la famille était l'institution médiatrice chargée indissolublement de produire les vivants et de les transformer en êtres-pour-la-société. C'est en ce sens qu'elle était socialisatrice³. » Les familles se parlaient, se rencontraient et partageaient ce rôle central pour le collectif.

Les parents savaient donc à quoi s'en tenir à propos des demandes excessives des enfants. Ils avaient la vision d'un amour filial, familial, parental, qui devait être contenu et limité. L'enfant devait pouvoir rencontrer aussi la part manquante de son parent. Pour cela, il fallait que le parent lui-même s'accepte manquant.

C'était hier, c'était un autre temps.

Culture néo-libérale et ennui

Les changements qui frémissaient dans les années 1970-1980 s'épanouissent dans les années 1990 sous la forme d'un individualisme florissant : l'individu devient un être tourné vers lui-même, vers son propre intérêt, et vivant dans l'idée qu'il peut se passer des autres. La famille n'a plus pour fonction de faire lien, et les liens familiaux n'engagent plus comme autrefois la force et la continuité de l'être-ensemble.

3. Marcel Gauchet, « L'enfant du désir », *Le Débat*, n° 132, 2004-2005, pp. 98-121.

Chaque sujet se vit aujourd'hui tel un petit entrepreneur de lui-même, seul aux manettes de son devenir. Il se doit d'être autonome, de ne dépendre de personne, de se prendre en charge et de répondre à des diktats implicites qui rendent invisible sa propre soumission à ces normes. Le chacun pour soi domine ; le collectif attend de tous les parents qu'ils rentrent dans le moule. Seul le résultat compte – être un « bon parent ». À chacun de se débrouiller pour y arriver.

Avec cette pression maximum et ce sentiment de fragilité décuplé, le sujet va connaître, à son insu, une forme de scission interne qui va l'isoler. Psychiquement, il va vivre de plus en plus hors liens, sans en mesurer consciemment les conséquences sur sa vie intime, en particulier au moment des grands défis qui jalonnent toute existence. L'un des plus importants de ces défis est celui qui consiste à changer de place dans une organisation générationnelle : le passage de « fils/fille de » à « parent de ». L'acquisition de la maturité parentale est un cheminement indispensable et très singulier où chacun, à l'image du randonneur, cherche son rythme et cale son pas sur celui du groupe. Il y a de la solitude et du partage ; des moments pour soi et des moments ensemble. Quand on naît parent, mieux vaut être accompagné.

En nous affranchissant de l'idée que c'est par les liens que le sujet se construit, nous avons rompu nos attaches psychiques et créé une solitude terrible dans le vécu de l'« être parent ». L'individualisme a isolé le sujet. Les nouveaux parents se vivent tels des électrons libres flottant dans un espace inconnu, pris dans une forme de déliaison à l'origine de leur sentiment intérieur d'être seuls. Privés de la communauté des parents, ils partent à la dérive et connaissent l'angoisse de ne pouvoir trouver un ancrage sécurisant. Sans point d'appui extérieur à soi, il n'y a pas d'intériorisation d'un autre près de soi.

L'individualisme est un état d'isolement intérieur, un recroquevillement sur soi-même qui atrophie les liens extérieurs. Le sujet n'a plus la possibilité de prendre

appui sur ce qui se vit dans le foyer du voisin pour se questionner intimement. Il n'y a plus accès. La représentation de la famille est devenue une affaire privée de laquelle on ne se mêle pas. Le sentiment de solitude parentale s'en trouve accentué, et, quand le navire familial est secoué par des vents contraires, le sujet ne sait plus comment redresser la barre.

Quand on les interroge dans le cadre d'enquêtes, les parents ne disent rien d'un tel sentiment de solitude, mais ce dernier apparaît en filigrane dans leurs constats. Ainsi, à titre d'exemple en France, 75 % des parents interrogés se jugent trop peu autoritaires ; 46 % ont une mauvaise image d'eux-mêmes et se trouvent trop stressés ; 70 % sont désespérés face aux réactions de leur enfant ; 58 % ont le sentiment de passer à côté de ce qu'ils devraient partager avec eux ; 75 % estiment qu'il est plus difficile d'élever un enfant aujourd'hui qu'autrefois⁴.

Les mères, en particulier, quand elles se sentent à bout, rêvent d'abandonner l'enfant, voire de le jeter par la fenêtre. Bien sûr, ce sont des choses que les enquêtes chiffrées, reposant sur des critères codifiés, ne disent pas. Imagineriez-vous lire ce gros titre : « Selon une enquête, 90 % des parents éprouvent l'envie de jeter leur enfant par la fenêtre » ? Devons-nous ajouter que la reconnaissance de ce désir est en soi un signe de bonne santé psychique puisque que, grâce à cette prise de conscience, il pourra être parlé, partagé, et donc contenu par l'interdit.

Être parent engendre de la passion, et la passion nous est intrinsèque dès l'aube de notre vie. Rien n'est plus complexe que d'équilibrer sa relation amoureuse. Et la passion amoureuse pour l'enfant est à haut risque – risque d'excès, de déséquilibre. L'amour doit rompre avec la passion pour que s'installent des relations justes. La passion ne permet pas à l'autre d'exister par lui-même. Seul l'amour supporte cette distance et reconnaît en l'altérité une force.

4. www.defenseurdesdroits.fr/upload/rapport-droit-enfants-bd-2012.pdf.

L'enfant, en naissant, apporte du merveilleux. La joie de sa venue occupe toutes les conversations. S'il est légitime de s'attarder sur ces images de bonheur, les excès qu'elles génèrent doivent pouvoir être « parlés ». Parler de l'amour fou que provoque l'arrivée de l'enfant est une belle preuve de maturité et met à distance la passion, la dompte. Savoir que d'autres ont été habitués d'émotions comparables, ont identifié cette part irraisonnable de leur amour, relie les parents dans un inavouable qui fabrique du même. Une expérience différente et identique : voilà une rencontre humanisante, qui structure le parent et le rend plus fort.

La prévention se situe dans ce partage, cet échange. Le récit du « trop » permet de mieux voir ce qui se joue entre soi et l'enfant. Penser, parler : deux actions fondatrices de la pacification de la famille.

Le sentiment de devenir fous que les parents viennent régulièrement nous confier intéresse peu les statisticiens. L'épuisement des mères est si tabou qu'elles se taisent, et même se terrent chez elles, seules, honteuses, parce qu'elles sont persuadées qu'aimer, c'est tout donner tout le temps. Elles ne peuvent pas partager leur envie de fuir l'enfant. Elles ne peuvent pas dire qu'elles le voient comme un petit être sadique, un tortionnaire qui profite de leur fatigue pour se montrer encore plus exigeant. « Quand je suis fatiguée, c'est pire, il fait exprès pour me pousser à bout. »

Il faut trouver les mots pour expliquer qu'une maman fatiguée est une maman qui tombe. Et la laisser tomber, c'est prendre le risque de la perdre. Alors l'enfant, pour éviter de la perdre, la pousse à bout. Une stratégie inconsciente à reconnaître pour donner du sens aux comportements de l'enfant et mieux comprendre ses angoisses.

D.W. Winnicott, en 1956, parlait de la « tendance antisociale⁵ » de l'enfant : il ne détruit pas pour détruire,

5. D.W. Winnicott, « La tendance antisociale », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, pp. 175-184.

mais pour vérifier que l'objet (la mère) survit, ou dans l'espoir qu'enfin elle survive. Quand le parent dit qu'il « fait exprès », l'enfant, dans sa logique, est en réalité dans une quête de présence de l'objet aimé. Il a besoin de garder un parent capable de l'animer, d'accueillir ses émotions, un parent empathique qui ne cherche pas à le faire taire mais à transformer sa détresse d'enfant. Autrement dit, quand sa destructivité commence à se manifester, l'enfant a besoin d'être contenu, de voir une limite opposée à sa pulsionnalité et d'intégrer précocement un surmoi, une autorité interdictrice. L'échec du parent à contenir l'enfant ou à transformer ses explosions pulsionnelles ou émotionnelles encourage sa violence. En redoublant d'agressivité, il cherche la contention physique qui va venir en lieu et place de la fonction contenante. Il peut aller jusqu'à frapper son parent, hurler, s'agripper à lui, pour rester entier, pour ne pas partir lui-même en mille morceaux.

Il faut expliquer que rien n'est perdu et que s'énerver n'est pas un signe de désamour ; que penser du mal, ce n'est pas faire mal. Il faut redire qu'un temps pour soi, un espace de repos, un moment pour se retrouver seul, est indispensable à la vie familiale, sociale, amoureuse. L'intimité se nourrit de ces moments personnels dans lesquels l'ennui peut surgir, certes, mais comme garant de notre équilibre, pas comme ennemi. L'ennui est ce par quoi l'enfant développe sa pensée sur le monde. Il est à l'origine de l'enfant se pensant penser le monde. Un enfant peut rester seul s'il éprouve la fonction contenante parentale. Celle-ci n'est pas physique, mais psychique.

Ces nouveaux parents du XXI^e siècle ne sont pas isolés dans leur vie sociale, mais ils le sont dans leurs vécus parentaux. Ils n'ont plus de repères, ils doutent d'eux-mêmes, dévorant les magazines qui leur expliquent comment être parent. Ce mouvement qui leur fait consommer des conseils de manière croissante les éloigne de leur être parent, les empêchant d'engager un processus d'introspection. Ils n'ont plus confiance en eux. Ils ont perdu leur sécu-

rité intérieure, la boussole intime qui leur permettait de garder le cap. Ils ne savent pas comment agir face à l'enfant qui se plaint et ils s'imaginent que la réponse est ailleurs. Ils pensent que le bonheur se consomme. Ils en font un objet à acquérir. L'enfant ne répondant pas à leurs attentes, leur narcissisme est affaibli. Car le « contrat narcissique » est la mission qu'a l'enfant d'alimenter non seulement le narcissisme parental, mais aussi le narcissisme du groupe social. Ce contrat lie l'enfant à ses parents, mais aussi aux générations antérieures et au groupe

Ainsi, les parents du XXI^e siècle, avec les fragilités et les détresses qu'ils nous confient, loin d'apparaître comme des mutants, ne sont que le produit d'une mutation sociétale à l'œuvre depuis plusieurs décennies. Par ces nouveaux fonctionnements psychiques, cette génération parentale montre qu'elle est en attente de soutien, qu'elle doute, se demande ce qu'elle doit transmettre à ses enfants et comment leur inculquer les valeurs qui la touchent. Et ces questions surgissent à chaque instant du quotidien.

Qu'est-ce qu'une bonne décision ? Laisser la lumière ? Faire le noir ? Mettre une veilleuse ? Entrouvrir la porte ? Accepter qu'il se relève ? Combien de fois : une, deux, plus ? Le laisser pleurer ? Le prendre dans les bras ? L'occuper ? Le laisser s'ennuyer ?... L'enfant devient une énigme. « Je deviens folle, et mon mari avec. »

Je ris de la stupéfaction des jeunes mères quand, au lieu de leur donner LA solution, je leur propose une ordonnance pour aller chez le coiffeur, sortir avec des amis, partir en week-end avec leur mari. Je ne cherche pas à me défilier, mais tente d'instaurer une distance entre elles et l'enfant, de créer l'idée d'un écart possible pour leur permettre de le penser au lieu d'être avec lui. Si elles me promettent toujours d'y réfléchir, je sais bien que cette bonne résolution est souvent oubliée une fois le rendez-vous terminé. Aux yeux d'une mère, partir sans l'enfant – on pourrait dire : désirer en dehors de l'enfant – la rend

mauvaise, ingrate, égoïste, et elle se sent coupable. Mais le pire est qu'elle est seule avec ce sentiment de dépréciation d'elle-même.

Dénoncer l'individualisme a pour objet d'attirer l'attention sur l'affaiblissement des ressources psychiques des parents. Une vulnérabilité s'est infiltrée dans l'être parent. Et si vous pensiez que nous nous étions éloignés du sujet, cette démonstration vient prouver le contraire. Car ces parents d'aujourd'hui, pris dans le besoin de combler l'enfant sans cesse, de répondre à ces demandes sans attendre, dans l'illusion que c'est ainsi qu'ils le rendront heureux, accentuent leur fragilité. Une fragilité renforcée par une société prise dans les mouvements du plein, du faire.

Ce nouvel état d'être *libre et possesseur de soi-même*, au-delà de ses promesses, commence à révéler ses faiblesses et pose la question : comment naître parent dans une société du plein ? Comment vivre son temps et être suffisamment solide pour cultiver les conditions du bonheur chez son enfant et soi-même sans tomber dans les excès de notre époque ? Comment offrir à l'enfant la dose d'ennui dont il a besoin pour grandir dans une société qui condamne cet état ? Nombreux sont les parents en quête d'un GPS.

Notre peur contemporaine du vide

Aujourd'hui, la mère est forte ou n'est pas. La mère est heureuse ou se tait. La mère est au service non plus de son mari, mais de l'enfant. « Elle est toute à lui » semblent implicitement illustrer les magazines pour les femmes devenant mère. Un constat qui n'est pas sans rapport avec notre sujet.

Ainsi suivons Virginie, une jeune trentenaire qui aime son travail. Elle me confie sa fatigue et ses craintes. Elle est au troisième mois de sa grossesse et a le sentiment qu'« être enceinte est une faute professionnelle ». Je m'attends tellement peu à une telle expression que je ne la comprends pas

immédiatement. Il me faut quelques secondes pour entendre que son statut de mère d'un premier enfant souhaitant en avoir un deuxième occasionne en elle des mouvements psychiques paradoxaux. Elle craint la réaction de son employeur, car « ce n'est pas le bon moment pour l'entreprise ! ». Virginie se fait grave quand elle formule cet aveu. Se sentirait-elle coupable de devenir mère ?

Où est passée la valorisation sociale qu'entraînait l'accession au statut de mère ? Quelle déception pour les femmes qui se sont battues pour leur liberté, leur autonomie et leur revendication d'égalité ! Elles semblent dorénavant faire l'objet de représailles. Inconscientes, certes, mais réelles. Les mères entendent bien que, si elles sont valorisées quand elles travaillent, elles doivent aussi se débrouiller avec cette famille qu'elles ont voulu construire selon leur propre désir. Une famille qui se privatise, qui se construit pour elle-même. Il n'est pas rare qu'une femme ait à subir une agressivité larvée lorsqu'elle exerce ses droits, par exemple qu'elle soit attaquée ouvertement à propos des absences, de la fatigue, des prétendus abus dont elle se rendrait coupable. La liberté acquise sur les questions de maternité – la « maternité contrôlée » – est-elle en train de jouer des tours aux femmes ? La *privatisation de l'enfantement* dont parlent les sociologues et les psychanalystes – entendez, l'enfantement pour soi – est-elle en passe de se retourner contre les femmes ? Et, par ricochet, contre les enfants ?

Ambivalente est la mère, ambivalente est la société face à elle, qui admire et critique à la fois la mère qui travaille. Car, derrière la femme au travail, il y a l'image de celle qui laisse un jeune enfant méritant toute son attention, « un être fragile qui n'a rien demandé ». Un enfant pour lequel elle devrait se donner totalement. Ne devrait-elle pas être *toute* à lui ?

Et soyons clair pour tous ceux qui tenteraient la question légitime du « et le père ? » dans l'idée courue qu'il y aurait « du même » pour le père et la mère.

Mais il n'en est rien. Notre société a beau vouloir se transformer, elle reste aux prises avec ces vieux schémas et c'est bien de la mère qu'il s'agit ici ; le père ayant historiquement occupé une autre place, il est épargné par l'ambivalence ambiante.

Chercher un lieu de garde, penser la place de l'enfant en crèche ou chez une accueillante ou assistante maternelle sont des questions organisationnelles centrales pour la femme qui reprend le travail après son congé maternité. Mais elles en cachent d'autres : quelle est ma place à moi, mère, femme, collègue ? Est-ce que je peux m'autoriser à ne pas être « toute » pour mon enfant ? Comment me redéfinir au milieu de toutes ces fonctions, de tous ces désirs si légitimes et si complexes à cumuler ? Qui est la femme-mère qui travaille ? Est-ce que je traumatise mon enfant en ne me consacrant pas qu'à lui ?

Souvent, le bonheur d'être mère s'évanouit dans la confrontation avec cette réalité brutale. La mère qui travaille se tait, envahie par la culpabilité d'aimer sa liberté, de vouloir s'éloigner de l'enfant, de ne pas avoir comme seul désir de s'en occuper, de l'occuper, de le remplir sans cesse de sa présence.

Les politiques familiales qui encouragent les femmes à avoir des enfants, par leur approche nataliste qui valorise le lien mère/enfant ne soutiennent ni l'avenir des femmes, ni le devenir des enfants. Une société qui bascule dans le « tout » merveilleux de la maternité, ne fait qu'encourager un programme maternel fait de dévouement, sacrifices, disponibilité totale, et, par ricochet, fragilise nos enfants.

Cette pensée de la « toute mère » occupe notre culture. La toute mère ne laisse ni espace ni temps à l'enfant seul. La toute mère est omniprésente, omnigissante. La toute mère fait croire aux autres mères qu'elles ne doivent jamais quitter l'enfant. La toute mère nous contamine avec ses pensées valorisant le plein, et elle le fait sans peine tant cet état d'être est caractéristique de notre modernité. C'est une

représentation qui gagne du terrain et s'infiltré dans nos modes relationnels familiaux, privant la mère et l'enfant du bonheur de devenir soi.

Les mères qui travaillent s'imaginent les besoins de leur enfant dans une forme de toute-présence. Aussi, nous les voyons faire vite, vivre vite, accélérer le pas pour dompter le temps qui passe. Elles sont pressées de partir travailler pour pouvoir quitter le bureau au plus tôt. Elles sont pressées de retrouver l'enfant pour le ramener tout de suite à la maison. Elles sont pressées de lui ôter son manteau pour pouvoir vite, vite, profiter de sa présence. Elles sont pressées de le coucher pour pouvoir enfin se reposer.

Elles décrivent des retrouvailles « boulimiques » : elles cèdent à tout ce que l'enfant demande, sous prétexte qu'il a dû faire sans elles durant cette longue journée. Elles mangent avec lui, se lavent avec lui, vont aux toilettes avec lui, prennent le même goûter que lui, debout, avalant les miettes tombées ou les morceaux dont il ne veut plus. Ces mères ne savent plus quand elles ont faim, soif ou sommeil ; leur rythme est devenu celui de l'enfant. Leur deuxième journée, qui commence après le travail, se centre sur l'enfant, dans un ballet d'exigences à la limite du supportable. Elles le savent, elles l'acceptent et s'y engagent jusqu'à l'épuisement.

Elles n'ont pas la lucidité suffisante pour freiner. Quand elles se disent en leur for intérieur que « c'est trop », elles s'empressent de balayer cette pensée. Elles ravalent leurs larmes et tentent de garder la tête haute. Elles se persuadent que c'est normal d'être tout le temps avec son enfant, même après une journée de travail. Coupées de leur famille, qui ne vit plus près d'elles, coupées de leurs amies, qui travaillent, de leurs belles-mères, qui ne les comprennent pas, des professionnels, qui distillent des conseils contradictoires, ces mères dépriment seules. Isolées psychologiquement, privées de lieux de confidences, déboussolées par leurs sentiments intenses et dérangeants, elles souffrent en silence.

Les pleurs de l'enfant, signe de sa tristesse, sont en soi un stress pour la mère culpabilisée et en manque de sommeil. Quand ses forces l'abandonnent, elle tente de trouver des stratagèmes pour y couper court. Tout pour ne pas subir cet envahissement sonore et ne pas ressentir cette culpabilité supplémentaire. Et, surtout, pour canaliser la violence qui monte en elle. Celle qui gronde et semble si près d'exploser. Une colère sourde, un flux de rage et de désespoir qui surprend parfois les mères au beau milieu de la journée. Affolées, certaines appellent des lieux d'écoute qui reçoivent les premiers mots de leur angoisse.

Dans le vécu de ces mères tel qu'elles nous le racontent vient en premier lieu l'impératif de tout faire vite, et surtout de répondre immédiatement aux demandes de l'enfant pour ne pas laisser s'installer un espace de contrariété. Juste après vient la nécessité d'être en permanence en contact avec l'enfant. Si elles doivent s'éloigner physiquement quelques minutes, quelques secondes, il faut qu'elles lui donnent « quelque chose » qui, à leurs yeux, va combler ce « manque d'elles » : une tétine, un biberon, un écran, un doudou... Un quelque chose qui les autorise à être ailleurs, à faire ailleurs – téléphoner, se maquiller, étendre le linge, s'occuper de la paperasse, commander des courses, avancer dans le repassage, dans le ménage, ranger... Comment faire autrement ?

Difficile de voir, dans cette saynète banale et répétée, que l'addiction du plein est en marche. Que l'être seul s'efface au profit de l'avoir. L'être moderne possède. L'enfant de notre époque contemporaine est gavé dès sa naissance. Et c'est la répétition de ce gavage qui déclenche des comportements d'excès dans les demandes, les attentes, les consommations en tout genre. L'enfant quête le plein, et cette quête lui joue des tours, joue des tours à chacun d'entre nous. Ce n'est pas la mère qui est à incriminer, c'est notre lâchage des mères, notre surdité au vécu des parents d'aujourd'hui. Notre imaginaire collectif fait croire que le bonheur du parent passe par le gavage.

Or qu'est-ce que le lien précoce exige ? Une histoire d'amour parent/enfant ou homme/femme, pour rendre heureux, ne revient pas simplement à donner, à donner beaucoup, à donner à l'excès. Elle exige un rythme qui doit allier le vide et le plein, la présence et l'absence, le tout et le rien. Le bonheur se nourrit de ce tempo. Le bonheur, avant d'être un sentiment d'existence, est un éprouvé corporel rythmé. Le parent doit pouvoir être un « partenaire symbolique⁶ » ; il a le devoir de trouver la bonne distance psychique et physique avec son enfant. Il est un *allant-partant-revenant*. L'enfant ne saura pas immédiatement occuper ce temps vide, mais, à mesure qu'il grandira, il acquerra la capacité d'en faire « quelque chose ».

Si l'enfant s'ennuie, c'est donc son problème. C'est à lui de s'en débrouiller, d'imaginer « quelque chose ». Les parents d'aujourd'hui, reflets de notre époque surconsomatrice, n'arrivent plus à trouver la juste distance avec l'enfant. Ils imaginent que leur rôle est de tout mettre à sa disposition pour qu'il soit heureux, et, ne supportant pas la plainte, cherchent aussitôt à remplir le vide. Or ce gavage atteint directement les enfants dans leur besoin d'être contenus, entendus dans leurs difficultés. Un enfant ne veut pas qu'on le fasse taire ; il veut être apaisé au regard de ce qu'il vit comme une perte interne, une détresse, parfois même une persécution. Si, par exemple, on l'installe devant la télévision, ce n'est qu'une mise en attente ; cela atténue sa douleur, mais celle-ci ne disparaît pas. Elle est bien là, prête à se manifester à nouveau. Une fois l'écran éteint, les pleurs reprennent et le besoin de présence est toujours aussi vif, voire accru. Les parents s'épuisent et rien n'est réglé ; bien au contraire.

Le parent souffre de céder à son enfant, particulièrement quand sa colère est publique. Nous avons tous un jour ou l'autre assisté à ce genre de scène :

6. Pour reprendre l'expression utilisée par Anne Vannieuwenhuyze à propos du professionnel dans son article de la revue *Envie d'école*, rubrique « Pratiques en question », n° 82, mars-avril 2015.

un enfant qui hurle et se roule par terre parce qu'il veut un pain au chocolat, alors que l'heure du dîner est proche. Le parent sent la désapprobation de ceux qui l'entourent, incommodés par les cris, et se liquéfie de l'intérieur. Il est furieux de ne pas pouvoir tenir tête à son enfant, mais il ne supporte plus d'être l'objet de tous les regards. Il aurait besoin de soutien, mais rien ne vient. Il sent qu'il doit faire face seul. Pour faire cesser ce qui pour lui est intolérable, il donne à l'enfant l'objet de sa convoitise. Il met du *plein* pour que l'enfant se taise. Il remplit l'enfant hurleur pour qu'il devienne silencieux.

Quand prendrons-nous conscience que nos enfants précocement « remplis de tout » dès leur plus jeune âge s'engagent dans un mode addictif de relation à la présence et aux objets ? Que ce « tout » qui les entraîne dans une surenchère addictive va à l'encontre de leur bonheur ?

C'est une réflexion qui devrait avoir sa place dans des programmes d'information à visée préventive concernant les besoins des enfants. Elle viendrait rappeler que le vide, le rien, le manque, l'ennui, sont des nourritures indispensables qui conduisent l'enfant vers l'autonomie de son être.

L'enfant qui se roule par terre pour avoir un pain au chocolat n'est pas un enfant mal élevé, mais simplement un enfant qui grandit. Son exigence est juste, mais elle doit rencontrer une limite. L'enfant qui exige d'être occupé n'est pas un enfant capricieux mais un enfant qui teste les réponses parentales. Sa demande doit également rencontrer un refus. Avoir le courage de frustrer l'enfant, d'être un adulte solide et structurant, relève d'une posture collective. Le parent doit pouvoir être soutenu par la société dans laquelle il vit. En parlant à l'enfant, en lui expliquant notre refus – j'ai bien compris que tu avais très envie de ce pain au chocolat, ou, que tu veux que je t'occupe, mais aujourd'hui on ne va pas l'acheter, ou, aujourd'hui tu vas jouer seul. En acceptant sa colère au lieu de chercher à la faire taire, nous montrerons à

l'enfant ce qu'est un adulte : une personne qui pose des limites, qui peut affronter les crises sans être détruit, et sur qui l'on peut compter. Un adulte qui croit en l'enfant, en ses ressources internes.

Un enfant n'est pas un adulte en miniature qui doit savoir « se tenir en public ». C'est un adulte *en devenir*, et dans « devenir » il y a les notions de processus, de construction, du fait d'être en transformation. C'est à notre société de soutenir le parent dans ce rôle pour qu'il puisse passer ces caps de la vie familiale. Nous devons apprendre collectivement à supporter l'ennui de nos enfants, au lieu de les remplir pour les faire taire.

Sommes-nous satisfaits ou apaisés ?

Le « c'était mieux hier » n'a pas sa place dans cet ouvrage. Il doit donc s'effacer au profit de « ce sera mieux demain ». Avoir confiance en l'avenir, c'est faire le pari de nos capacités à construire ensemble un monde à partager. C'est croire en nos enfants. C'est dénoncer des faits de société, regarder en face ses faiblesses en vue d'énoncer des solutions. Le fait que nous soyons devenus des consommateurs est une réalité qui a envahi le monde de l'enfance et en particulier ses besoins fondamentaux. Ainsi les besoins du temps de l'enfance et le sujet de l'ennui ouvrent légitimement un questionnement critique sur la façon dont nous vivons aujourd'hui en Occident.

Nous sommes devenus des Sujets surexcités. Nous avons modifié notre rapport à nous-même et aux autres. Notre époque nous comble d'objets et d'activités, avec des effets sur notre être et notre lien au temps. La vie se consomme, s'achète, dans une accélération qui donne à chacun le sentiment de toujours courir après le temps. Et l'enfant est, comme l'adulte, embarqué dans cette spirale qui lui fait accélérer le pas. Cette course contre la montre entraîne l'enfant dans des agirs incontrôlés, dans des besoins/désirs toujours plus nombreux.

Ainsi, de cette surenchère, surgit une question : sommes-nous satisfaits ou apaisés ? Notre société de consommation, qui ne cesse de nous donner des occasions de satisfaire nos désirs, peut-elle nous conduire à un bien-être psychique ? Clairement, la satisfaction que nous tirons de nos multiples activités nous apaise-t-elle ? Peut-elle nous rendre heureux nous et nos enfants ? Pour être au plus près de notre sujet, nous pourrions aussi nous demander quelles sont nos capacités mentales à nous ennuyer et à dépasser cet ennui pour trouver notre paix intérieure.

Si nous convenons communément que flâner est formidable, que la sieste est un bonheur et que l'oisiveté est un bienfait, toutes ces affirmations ne résistent pas à l'observation. Il suffit de nous regarder vivre – nous ou nos proches, nos collègues, nos voisins, nos amis – pour constater que nous ne cessons de déployer une énergie considérable pour « occuper » notre temps libre. Le libre est immédiatement rempli par du plein. Les activités en tout genre se succèdent et les week-ends sont « bookés » des semaines à l'avance. Pascal ne disait-il pas : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer au repos dans une chambre » ? Une formule du XVII^e siècle qui reste on ne peut plus pertinente à notre époque. Le repos est redouté, craint, par ce qu'il véhicule d'inutilité. Les enfants eux-mêmes ont des emplois du temps de ministres, courant d'un cours à l'autre, d'une activité à l'autre, de l'orthophoniste au football, de la danse à la musique...

Au milieu de cette course au plein, l'ennui semble apparaître comme une sorte de fardeau qui rendrait la vie triste et morne ou, pire, dangereuse puisque l'enfant livré à lui-même est à haut risque de faire n'importe quoi ! Si cette question n'est pas nouvelle, nous en sommes arrivés aujourd'hui à des réactions quasi phobiques face à l'ennui. Tout sauf ne rien faire. Tout sauf s'ennuyer. « Je ne supporte pas de le voir traîner et râler, de le voir s'ennuyer ! » explose une mère dans mon bureau.

Dans cet excès, cette surexcitation du faire, le sacrifice des expressions intérieures, de nos vies de rêveurs, de penseurs, est évident. Au point que même l'activité de méditer et le besoin de ralentir doivent être inscrits dans nos emplois du temps surchargés. Il n'est pas rare qu'un parent décrive comment il est parti en courant à son cours de yoga ou de méditation, après avoir fait des acrobaties pour réussir à faire garder les enfants tout en prévoyant le repas du soir et les activités du lendemain... Le repos se consomme comme le bonheur, et nos enfants en font les frais quand on voit qu'eux aussi sont inscrits à des cours de yoga, de méditation ! Consommer la détente. La consommer comme les adultes. Ne soyez pas des enfants qui retrouvent leur calme en se défilant d'abord pour ensuite se relâcher dans une activité plus paisible telle que la lecture, le coloriage, les maquettes... Non ! Soyez des adultes miniatures, semble leur dire notre société jamais à court de confusion générationnelle.

Pour l'homme moderne, le manque fait naître l'ennui et ce n'est pas une bonne chose. Sans doute sommes-nous à la source de la mauvaise réputation de l'ennui, de cette idée qu'être en manque est un fléau, presque une aberration et, sur le plan fantasmatique, un risque de dérive pour l'enfant ou l'adolescent. Nombreux sont ceux qui « occupent » leurs enfants pour ne pas qu'ils tournent mal.

Or, le manque soutient chez le jeune enfant le processus psychique qui permet au premier objet mental d'exister. Par hallucination d'un objet de satisfaction perdu, le bébé pouvait créer une image. Affamé et désirant, il cherchait à téter à nouveau. Loin de sa mère, il la désirait. Le bébé freudien tourné vers la recherche de la satisfaction orale a été revisité dans le siècle qui a suivi, démontrant comment la vie psychique du nourrisson s'organise autour d'expériences multiples. Le bébé n'est pas seulement dans une quête du « tout-oral » ; ses appétences et satisfactions engagent, plus largement, le contact, les odeurs, les intonations. Quand le bébé est en

manque, il est en manque d'un tout. Le manque s'inscrit dans cet ensemble d'expériences. Ce qui est intéressant dans la pensée freudienne, c'est qu'elle démontre que le bébé fait quelque chose de fondamental quand il est en manque. Que cela a une fonction originaire qui nous conduit à la pensée. Que, finalement, l'activité psychique du petit homo sapiens prend racine dans cet état de manque.

Pour l'enfant ayant dépassé le stade du nourrisson, l'ennui se manifeste quand il se sent seul, ne se voit pas proposer d'activités, c'est-à-dire n'est pas en lien direct avec son parent ou avec l'adulte chargé de lui. Quand il est dans le désœuvrement. L'ennui s'exprime lorsqu'il y a absence de quelque chose ou de quelqu'un. C'est un moment particulier où l'enfant doit tenter de *s'occuper*. S'occuper revient à dire « chercher seul », « se relier à ».

Une promesse d'ennui est un don de temps, d'un espace-temps personnel où chacun peut rêver du futur, de l'avenir. Une promesse d'ennui est le temps de la croissance, qui autorise et accompagne la construction de l'enfant.

Jadis, les fiancés s'offraient une promesse, cette petite bague qui s'enfilait à l'auriculaire et contenait l'espérance d'un lien d'amour éternel qui se traduirait par un mariage à venir. Homme et femme faisaient marcher leur imagination pour occuper cette attente du mariage. La bague de promesse était le symbole de ce temps accepté par les amoureux et porté par une époque qui avait une représentation de l'amour, du mariage, du temps. Être porté par une époque, c'est être soutenu individuellement par une pensée collective.

Dans l'histoire amoureuse du lien de la mère ou du père à l'enfant, nous constatons une absence de soutien de nos pensées communes. Notre société de consommation ne sait plus soutenir le temps de l'attente, le temps du rien qui permet de mettre *du soi*. Et notre affaiblissement collectif se situe là,

lorsque nous livrons nos enfants à du trop qui les gave et empêche le déploiement de la curiosité, du raisonnement, de l'observation, de l'agilité motrice, de l'élasticité psychique.

L'amour objet de consommation

Le lien d'amour, qu'il concerne l'enfant ou l'adulte, est entré dans l'ère de la consommation. Celle-ci est privée de respiration, l'usant parfois à l'excès. L'amour n'est plus un sentiment, mais une exigence, un objet comme un autre qui se consomme. On doit être amoureux comme on doit être heureux.

Le phénomène est caractéristique de notre modernité. Une modernité parfois dérangeante, qui semble courir plus vite que nous-mêmes. Pouvons-nous aller jusqu'à mettre en parallèle le lien adulte-objet et le lien parent-enfant ?

Notre société ultra-consommatrice confond l'être et l'avoir. Et c'est une confusion qui est loin de nous être étrangère. À 18 mois/2 ans, déjà, l'enfant connaît ce sentiment d'exister en possédant un objet. Ainsi, s'il croise l'un de ses pairs qui rit en tenant son jouet, il peut se précipiter pour le lui arracher des mains. Ce faisant, il est persuadé qu'il prend, en même temps que l'objet, le rire. Il pense que, s'il a le jouet, il sera heureux. Souvent, au bout de quelques minutes, il va le lâcher et s'en désintéresser. Il lui faudra grandir pour réaliser que le bonheur ne réside pas dans l'objet, mais qu'être heureux est un état d'être, un sentiment porté par une attitude personnelle.

Toutefois, posséder l'objet reste en chacun de nous comme un espoir de bonheur. C'est bien pour cela que les magazines nous exposent la vie des milliardaires. Ils entretiennent le leurre du bonheur par la possession, et nous aimons collectivement y croire. Régulièrement, des suicides de personnalités qui semblent avoir « tout pour être heureuses » viennent égratigner cette croyance ; mais nous y tenons trop

pour y renoncer. Nous poursuivons donc nos rêves et nos désirs de possession, alimentant nos comportements d'acheteurs.

La société néolibérale nourrit cette logique qui fait des objets de consommation le centre de nos vies. Objets qui nous sont vantés, que nous achetons, possédons, puis qui sont rattrapés par un nouvel objet plus performant, plus esthétique, plus léger... Alors que j'utilise avec plaisir mon iPhone 4, mes enfants rient à la vue de cette antiquité. Mon opérateur ne se prive d'ailleurs pas de s'en mêler, m'invitant, à grand renfort de SMS de plus en plus insistants, à adopter le dernier modèle de la gamme. Être antique, aujourd'hui, c'est avoir un air d'ancienneté.

Alors, nous cédon à l'appel de ces sirènes et commandons avec empressement le nouvel objet. S'il tarde à nous parvenir, nous nous impatientons, incapables de supporter le délai qui nous sépare de la satisfaction promise. Loin de nous livrer au travail psychique qui nous permettrait de nous contenter de ce que nous possédons, nous exigeons ou désertons – entendez, changeons d'opérateur. Si nous prenions le temps, nous remarquerions que nous ne métabolisons plus ce que l'attente produit en nous. Clairement, nous ne supportons pas d'être en manque. Le processus psychique qui consiste à *sublimier*, c'est-à-dire à renoncer à l'objet impossible, à accepter de ne pas l'avoir pour devenir créateur de son désir et déplacer cet objet manquant, n'est plus d'actualité. Le renoncement se transforme en une projection dans un ailleurs, un autre désir. Le sujet qui renonce passe à autre chose. Celui qui se sent frustré reste fixé sur sa quête.

Nos enfants, à notre image, sont des sujets qui ne supportent pas la frustration, qui s'entêtent au contraire dans leur demande. Ils refusent de passer à autre chose. Ils veulent cet objet et pas un autre. Au risque de choquer, je dirai qu'ils n'acceptent pas le processus de castration, qui est un mouvement de

renoncement. Le mot « castration » passe peut-être pour du jargon psy poussiéreux qui empêcherait le monde moderne de tourner. Pourtant, quand Julien hurle parce que sa mère a ouvert le pot de yaourt jaune alors qu'il n'en veut plus, bien que ce soit lui-même qui l'ait réclamé quelques secondes plus tôt, et qu'à la place il veut une mousse au chocolat, cela laisse songeur.

On peut y voir un refus d'obtempérer, un caprice supplémentaire ; pourtant, ce que veut Julien pardessus tout c'est de ne pas renoncer à la présence de sa mère. Chaque exigence la tient à ses côtés. Un gain psychique qui le pousse toujours plus loin dans ses exigences. Et un enfermement susceptible de conduire le conflit au paroxysme. Il semble s'y jouer une affaire de vie ou de mort qui désarçonne et inquiète ses parents, lesquels ne font pas de lien entre leur mode relationnel actuel et les exigences de l'enfant.

Des parents et des enfants se consommant mutuellement ; des liens d'amour devenus des liens de consommation, allant du « je te donne tout » à « je ne te donne plus rien » ; une disparition du générationnel, parents et enfants se vivant comme identiques, à égalité, le parent pouvant par exemple menacer d'imiter le comportement de l'enfant – « puisque tu n'as pas été gentil, je ne serai pas gentil moi non plus » ; des scènes de conflits familiaux où des enfants de 3 ans tiennent tête à leurs parents en se livrant au chantage amoureux... Ces images dérangeantes sont surtout des scènes banales de notre époque que nous devons interroger.

Adolescence et ennui

Aujourd'hui, je vois dans le thème de l'ennui un défi sanitaire. Le mot est fort mais la cause est sérieuse. Car c'est une question de santé publique que de penser les ingrédients qui permettent à un individu de naître à lui-même, de devenir soi. Une question

collective qui devient particulièrement criante quand nous nous penchons sur nos adolescents.

Notre société produit des êtres relationnels fragiles. Or, quand surviennent des transformations profondes, comme à l'adolescence, la vulnérabilité s'accroît. La fragilité est double : fragilité de l'être relationnel dans le contexte social et vulnérabilité dans l'être soi.

L'adolescence est un temps de bouleversement pulsionnel et de redéfinition identitaire. C'est une réalité socialement construite, mais qui comporte une dimension psychique indéniable. Cette période de la vie est, dans de nombreuses cultures, encadrée par des rites de passage qui, loin d'être désuets, remplissent une fonction symbolique forte en termes de processus de séparation. On observe ainsi des pratiques initiatiques dont l'enjeu symbolique est de marquer la mort de l'enfance, une rupture avec un « mode d'être ». Ce que nous appelons sur le plan psychanalytique le meurtre symbolique de l'enfance se traduit par un certain nombre de renoncements (deuils) pour pouvoir prendre part au social en tant qu'être nouveau.

À l'heure où l'adulte est souvent qualifié d'*adulescent* – un terme qui revient à pointer sa part immature, non grandie, cette part qui refuse d'être frustrée, de supporter le vide et le manque –, on se demande comment l'adolescent peut s'y retrouver, lui qui vit une forme de dépersonnalisation dans la recherche de ses propres limites et se trouve toujours aux prises avec des questions existentielles.

En consultation, les adolescents se révèlent de merveilleux patients. Ils sont à vif, authentiques, ne masquent pas leur mal-être. Leur spleen est mêlé de peur, de déception face à l'incompréhension des adultes, de ras-le-bol face au manque d'exemplarité qu'ils constatent dans la société réelle, d'impuissance face à nos paradoxes. Les adolescents ne mâchent pas leurs mots. Excessifs, ils coupent dans

le vif par des termes bien choisis qui atteignent leur but. Ils affolent leurs parents et les désarçonnent par leur raisonnement.

Oui, l'enfant a changé. Oui, son admiration béate du haut de ses 3 ans – « elle est belle, maman », « il est fort, papa » (et pas l'inverse, car il n'y a pas plus sexiste qu'un enfant) –, véritable nourriture narcissique qui réchauffe le cœur et le brise en même temps, c'est bel et bien fini. L'adolescent attaque avec ses mots, et son opposition est systématique. Quand son parent apparaît dans sa ligne de mire, il tourne immédiatement les talons avec son troupeau de copains, dans une transhumance à la limite du supportable. L'adolescent n'aurait-il pas de cœur ?

Et si, au lieu de penser qu'il est mal élevé, de se dire « on a tout raté », comme certains parents qui en veulent à leur enfant de ne pas porter les valeurs familiales, on se dirigeait vers une autre interprétation ? Si ces efforts pour être le plus détestable possible étaient destinés à instaurer l'écart, la distance tellement nécessaire ? Et s'il n'y avait pas d'autre moyen de s'éloigner, plus exactement d'éloigner la mère, le père, la famille ?

L'adolescent livré à lui-même s'ennuie, certes, mais ce que ses mots nous disent, surtout, ce sont ses vaines tentatives pour échapper à l'emprise parentale. Les liens familiaux doivent être élastiques pour permettre aux jeunes de s'évader. Ils doivent porter des qualités de confiance, d'estime, de dialogue. Sans cela, ces liens se crispent, deviennent rigides et empêchent l'éloignement. Alors, l'éloignement se fait autrement, sur un mode d'opposition pour construire une part de soi, avec des prises de risque parfois dangereuses.

Nos adolescents sont de vieux bébés nés au XXI^e siècle. Des bébés de la consommation, et même de la saturation. Ils veulent s'affranchir de ces liens qui, loin de les libérer, les enferment. Ce sont des bébés qui ont vécu dans une société infantilisée, refusant la

frustration et le manque, se livrant de plus en plus à sa pulsionnalité. Ce sont des bébés qui, durant leur enfance, ont vécu des collages précoces et durables.

Il me paraît très important d'insister sur ce point pour redonner aux adolescents leur dignité. Pour en finir avec ces attaques permanentes contre leurs excès et leur délinquance. Prenons l'exemple de leur comportement vis-à-vis de la boisson. Les adolescents n'ont aucune raison de boire plus qu'autrefois... à moins qu'ils ne cherchent à répondre à un besoin de mettre à la bouche, de suçoter sans cesse quelque chose, comme le biberon qui pendouillait à leur doudou d'enfant et qui leur était proposé dès qu'ils émettaient le moindre son annonciateur de pleurnicherie. Nous ne voulons plus entendre chez eux les bruits de l'enfance, ni leurs exigences, et encore moins leur immaturité.

Parlons un peu de leur mal-être et comprenons qu'ils nous crient quelque chose que nous ne voulons pas entendre. Rappelons qu'ils ont été collés à leur mère toute leur enfance, puis collés aux objets, selon le modèle que nous propose notre société de consommation, qui refuse d'inscrire le manque dans le destin de l'enfant.

Et ces enfants privés d'espace pour grandir – entendez, privés de l'écart comme ingrédient indispensable de la croissance – finissent le plus souvent, non pas par se séparer, mais par s'arracher. « J'm'arrache », disent-ils d'ailleurs, se propulsant « hors » la mère. Excessifs, boulimiques de liberté et d'indépendance, ils s'élancent à corps perdu dans un « tout-vouloir », un « tout-pouvoir » qui, loin de les rendre libres, les enferme dans l'addiction du « plein ». Ils passent de la mère à des « objets-mère », des objets qui les nourrissent à l'infini, qui se consomment comme la mère livrée à elle-même les a consommés (écrans, alcool, tabac, jeux, achats...).

J'en appelle donc à une prise de conscience pour relever ce défi sanitaire. La morale prenant vite le

pas quand on cherche à expliquer des phénomènes psychiques, mieux vaut le redire : aucune faute n'est à mettre sur le dos des mères. C'est la position parentale portée par notre pensée collective qui est à questionner si nous voulons ouvrir le difficile débat autour des besoins fondamentaux des enfants pour grandir. Cette part de nous-mêmes, adultes refusant les exigences de l'enfance et de l'adolescence, est un problème à prendre dès à présent à bras-le-corps.

La saturation prive nos enfants du bonheur d'être soi

Nous vivons dans un monde de saturation. Tout nous sature, et « cette saturation est négation du manque – de l'essence même du manque. Ne pas manquer est devenu l'impératif renouvelé de notre société postmoderne, que la publicité répète sans cesse par ses images et ses slogans⁷ ».

Claude Allione décrit très bien la multiplicité des situations de saturation, tant sonore que visuelle ou chimique, dans la société de consommation. Il donne à voir l'excitabilité des enfants par une stimulation incessante « que l'on veut ensuite corriger par la saturation chimique dans la consommation précoce des médicaments, lesquels préparent l'individu à une saturation toxicomane ultérieure dès que le manque viendrait à se faire sentir⁸ ».

Nous voilà au cœur de notre sujet : l'ennui, qui repose sur le manque, nous conduit à comprendre le fonctionnement de l'appareil psychique, lequel a besoin d'espace pour se mettre à penser-parler. En d'autres termes, si nous ne pouvons digérer psychiquement ce que nous recevons parce que nous recevons trop, nous serons pris dans un état de sidération.

7. Claude Allione, *La Haine de la parole*, Les Liens qui libèrent, 2013, p. 35.

8. *Ibid.*

La saturation est un phénomène de débordement dû à un excès d'informations que l'appareil psychique ne peut pas traiter. Elle entrave la pensée, qui permet de renoncer, de différer le plaisir immédiat au profit d'un autre. La pensée n'est pas séparable de la parole. Le renoncement qui conduit à la parole permet de maintenir le moi dans un état de sécurité intérieure. D'ailleurs, quand on sidère le processus de penser, la pulsion est livrée à elle-même ; ne rencontrant aucun barrage, elle s'expulse automatiquement, conduisant à l'agir.

Ainsi, nos petits écoliers sont soumis dès l'âge de 2 ans^{1/2}-3 ans à un rythme infernal que nous ne voulons pas voir. À peine arrivés à l'école ils sont sollicités, stimulés, mis dans une posture d'apprentissage qui les envahit au point qu'ils vivent le temps scolaire comme des moments de surcharge. Ils ne peuvent pas penser car tout va trop vite. Ils se mettent alors à s'agiter, demandant au corps de lutter là où les mots ne viennent pas. On les dit alors « difficiles », « pas concentrés », « nerveux » sans jamais tenter de donner du sens à leurs vécus propres. Ces enfants bousculés dans leur temporalité tombent facilement de leur chaise, se bousculent, crient, tentant par les seuls moyens qui leurs restent de faire vivre leur enfance.

Claude Allione nous fait encore observer ceci : « La saturation sidérante en tant que processus voulu par l'économie de marché veut nous rendre toujours plus disposés à la consommation, alors qu'elle nous met paradoxalement en état de sidération. On pourrait supposer qu'au contraire cette saturation nous conduise à ne plus rien vouloir désirer, c'est-à-dire ne plus rien consommer du tout. [...] Cet état de sidération est celui que le consumérisme postmoderne recherche, parce qu'il abolit toute considération désirante (choix, réflexion, alternative et acte de parole) pour conduire insensiblement l'individu dans le registre de la pulsionnalité, de l'automatisme, de l'homme-machine programmé [...] pour être un acteur automatique de l'acte d'achat. La société de

consommation a vécu, nous entrons dans l'ère de la société de saturation⁹. »

Que de ponts avec ce que vivent nos enfants ! Eux aussi sont exposés aux dangers de la saturation : trop de présence, trop de demandes, trop d'attente, trop de stimulation, trop de désirs... Quand on comprend à quel point l'espace de l'ennui est un espace de distance pour l'imaginaire, la pensée, le langage, la construction cognitive de l'enfant, le sujet nous apparaît dans toute sa valeur et son utilité.

Ces dysfonctionnements relationnels doivent nous alerter. Ils échappent bien souvent à la parole et s'expriment à travers le corps, dans des troubles du langage, des manifestations d'humeur, des actes... Au cœur de toutes ces manifestations, on trouve la question du désir.

Comment les mots viennent à l'enfant

Mes jeunes patients ont l'art de me renvoyer vers leur parent. Je demande à Isabelle, 8 ans : « Tu sais pourquoi tu viens me voir ? – Pour faire du bien à maman », me répond-elle.

Isabelle étouffe. La moindre de ses initiatives est empêchée. Elle en devient provocatrice et transforme ses pulsions enfantines en décharges de colère et de rage qui laissent mère et fille exsangues. En persécutant sa mère, Isabelle a obtenu qu'elles viennent dans mon bureau, et elle semble me dire, sans aucune pudeur : « Ne perds pas ton temps avec mon symptôme, je vais bien, mais elle, c'est plus grave. » Je dois reconnaître la justesse et la clairvoyance de son diagnostic.

Pendant nos entretiens, ma co-thérapeute se montre patiente. Elle prend sagement de la pâte à modeler et en fait une poule, un monstre, du caca, au gré de son imagination ou de sa volonté de provocation,

9. *Ibid.*

tandis que sa mère pleure en parlant de sa peur de perdre sa fille. Isabelle ne se départ pas de son calme, relevant à peine la paupière à l'évocation de ces angoisses maternelles familières. Derrière cette attitude apparemment distante se cache en réalité une écoute active et attentive. La respiration suspendue, elle attend que sa mère se livre, espérant sa propre délivrance.

Venir en consultation est une occasion d'occuper sa mère, et donc, par ricochet, de détourner son regard d'elle. La mère d'Isabelle est trop présente, insupportablement présente. Elle est prise dans cette représentation maternelle dominante qui consiste à penser qu'« une bonne mère doit être avec son enfant le plus possible », qu'« une bonne mère est disponible et répond aux besoins de son enfant ». Isabelle a compris que, en venant me voir, elle joue sa dernière carte, celle qui ferait « du bien à sa mère », qui lui ferait comprendre qu'une bonne mère est celle *qui sait s'absenter de son enfant*, qui accepte de le laisser expérimenter par lui-même, de le confronter au manque et à la souffrance furtive qui l'accompagne.

Souffrir dans le monde de l'enfance revient à ne pas tout avoir, tout de suite. Cet espace de l'attente est un temps d'expérience. En termes de croissance, cette souffrance est synonyme de rencontre avec soi-même et, par extension, de connaissance de soi. L'enfant en a besoin pour sa vie à venir. La mère qui ne grandit pas ne peut envisager l'expérience d'être mère en se passant de son enfant. Aussi, elle le maintient dans une dépendance absolue pour masquer sa propre dépendance. En empêchant sa fille de grandir, sa mère lui refuse un espace intime, et ça rend Isabelle folle. Folle à l'image de ses colères. « Mais comment peut-elle être aussi violente ?, s'interroge sa mère devant moi. Je lui donne tout ce qu'elle veut. »

Il faudra quelques séances pour faire grandir cette mère et tenter de lui faire prendre conscience que

placer l'enfant dans la situation de *manquer de manquer* est une forme de maltraitance.

Si Isabelle a su mettre des mots sur son mal, et ainsi prendre soin de sa mère en la conduisant dans un lieu de parole, d'autres enfants saturés de présence maternelle arrivent dans notre cabinet parce qu'ils sont muets ou conservent un phrasé « bébé ». Tandis qu'ils restent collés aux jambes de leur mère, celle-ci affirme : « Il n'entrera pas tout seul avec vous. Sans moi, il ne veut aller nulle part. » Qui s'accroche à qui, en réalité ? On voit ce couple mère-enfant où le second a les lèvres tombantes, sans aucune tonicité. On engage la discussion en s'adressant à un enfant silencieux, rivé aux lèvres de sa mère, attendant qu'elle prononce les mots en son nom. Quand enfin, avec les encouragements, ou, l'autorisation maternelle, l'enfant tente de nous parler, il est inintelligible. Seule sa mère le comprend, et c'est elle qui traduit : « Il vient de vous dire que... » Impossible de s'adresser directement à lui : « Heureusement que maman est venue avec nous en consultation, sinon on n'aurait peut-être pas pu se parler... »

Comment les mots viennent-ils aux enfants ? Quelles sont les conditions indispensables à l'émergence du premier langage parlé ? Il est passionnant de réaliser que les expériences fondamentales qui structurent l'individu passent par la bouche. Elle est à elle seule, avec ses objets, un organisateur pour l'éclosion de la vie psychique. Avec elle, le bébé expérimente le monde, l'explore, et peut même agir sur son environnement.

Nombreux sont les spécialistes de l'enfance qui ont proposé une réflexion sur cette ouverture qu'est la bouche. « Quand l'ombilic se ferme, la bouche s'ouvre », affirme Bernard This avec une présence d'esprit que j'admire aujourd'hui. Oui, le bébé met sa bouche au service des liens – liens de pensée, liens de langage – liens qui demandent de l'espace pour exister et se dire. Il faut bien que l'enfant quitte le sein maternel pour jouer avec sa bouche, pour la

découvrir, pour explorer ses creux, ses bosses, sa langue flexible, ses parois lisses et striées. Il faut bien que l'enfant soit seul avec son corps, hors du corps maternel pour que la bouche s'anime autrement qu'en tétant. Il faut bien quitter la chair pour ressentir les bienfaits de l'écart charnel.

Pour un bébé, s'il reste collé au corps de sa mère, les mots ne lui servent à rien. Il peut s'en passer. Et on assiste souvent à des activités buccales totalement décalées, avec un langage qui n'arrive pas à se développer tant la bouche reste inerte ou non explorée. La chair est le seul lien connu.

Quel slogan que celui de dire haut et fort « Libérez la bouche de vos enfants » ! Et ce slogan est-il compréhensible par le plus grand nombre ? Peut-on dire qu'il est en lien avec notre sujet ? Il en est l'image la plus parlante, si je peux me permettre cette allusion au langage. L'image d'un bébé livré aux jeux d'une bouche libérée. D'un bébé courageux qui attend que sa mère revienne et s'ennuie dans cet écart qu'il n'aime pas mais qu'il va finir par remplir d'expériences propres et personnelles ; de créations qui le nourrissent autrement. Ce n'est pas le lait de la mère qui le fortifie dans ce temps d'ennui mais sa capacité à en faire quelque chose. Un quelque chose qui le conduit sur le chemin de l'être soi, un soi pensant, un futur parlant.

De l'ennui à l'expérience – de l'expérience à la pensée – de la pensée à la liberté d'être

En tant qu'éducateur, laissons nos enfants s'ennuyer et, quand nous nous inquiétons pour nos enfants, exclamons-nous avec Gustave Flaubert : « Connaissez-vous l'ennui ? Non pas cet ennui commun, banal, qui provient de la fainéantise ou de la maladie, mais cet ennui moderne qui ronge l'homme dans les entrailles, et d'un être intelligent, fait une ombre qui marche, un fantôme qui pense. Ah ! Je

vous plains si cette lèpre-là vous est connue¹⁰. »

Voir son enfant devenir une « ombre qui marche » ou un « fantôme qui pense », comme un être inhabité, est une crainte qui saisit plus d'un parent. Pourtant, ce n'est pas l'ennui qui risque de conduire à cela. Bien au contraire.

L'ennui appartient à un rythme relationnel qui structure la psyché de l'enfant.

L'ennui est une alternance de duo/solo.

L'ennui offre à l'enfant un espace-temps qui lui permet d'expérimenter son environnement et les objets qui le composent.

L'ennui est l'écart qui favorise le passage d'un corps de chair à un corps pensant.

L'ennui s'associe au manque ; le manque produit de l'expérience ; l'expérience permet une connaissance intime de soi.

Créer du temps pour l'ennui, c'est offrir des temps de pensée à l'enfant.

Créer de l'ennui est un acte parental refusant : refus de la sur-stimulation et de la surexcitation de l'enfant, refus de confondre l'être et l'avoir.

Créer des temps d'ennui, c'est permettre à l'enfant satisfait de s'apaiser.

Accepter l'ennui, c'est reconnaître à l'enfant et à l'adolescent des aptitudes créatives.

L'ennui est la rencontre avec soi-même, ses ressources et ses limites. L'ennui délimite et construit.

L'ennui conduit à une sécurité intérieure à l'origine

10. Gustave Flaubert, *Correspondance*, lettre à Louis de Cormenin, 7 juin 1844.

de l'autonomie psychique, à la liberté d'être soi, au bonheur.

Toutes ces expériences prennent place dans le milieu familial, social, scolaire. Les temps d'ennui sont des temps précieux, uniques, constructifs, créatifs. Si nous arrivons à prendre conscience que les accélérations qu'exige notre époque sont incompatibles avec notre développement personnel et se font au détriment de notre être, nous pourrions penser autrement les temps de l'enfance, en prendre soin et les accompagner, pour un bonheur partagé.

La modernité nous apporte du confort et ne peut pas être pensée comme une ennemie. Mais ayons le courage de lui dire ses quatre vérités et de lutter contre ses laideurs.

Pour cela, commençons par accorder à l'enfant le temps de l'expérience. Cela consiste à le retrouver calmement à la crèche, à l'école, à lui donner le temps de se séparer de ce lieu, de ses pairs, de trouver seul la façon de mettre son manteau ou de ranger ses affaires dans son cartable, de le laisser responsable de prévoir ce dont il va avoir besoin le soir pour ses devoirs. Nous devons respecter ces moments où l'enfant doit imaginer son départ et se projeter dans la soirée à venir. C'est un bon moyen de transformer l'ennui tant redouté en allié et de permettre à l'enfant de faire l'expérience de soi. Il pourra ainsi mettre de l'image sur ses actions et construire les prémisses d'une pensée active.

Au sein de la famille, instaurer des espaces où l'enfant est livré à lui-même, où il ne peut compter que sur sa propre imagination pour « faire » quelque chose, serait un bel engagement envers une meilleure compréhension de ses besoins. Il ne s'agit pas de supprimer les écrans, mais d'encadrer leur usage. Non pas pour en faire des punitions, comme je le vois trop souvent, mais une fonction dans la santé de l'enfant. Ainsi, ne pas interdire à l'enfant de regarder la télé parce qu'il est puni, mais parce qu'on souhaite

qu'il fasse autre chose. Dans cet autre chose, il va y avoir du flottement, du vide, du désœuvrement. Il est indispensable que le parent sache alors résister aux plaintes qui ne vont pas manquer de surgir.

Il en ira de même avec l'adolescent, mais à cet âge sensible la plainte peut prendre des allures de menace, qui fait toujours craindre aux parents un passage à l'acte. Parler avec eux de ce qu'ils vivent intimement, maintenir le dialogue coûte que coûte est au cœur des besoins de ces adolescents.

Résister, tenir bon, accepter tous les enjeux de sa fonction parentale « suffisamment bonne » : tel est l'enjeu de l'inscription de l'ennui dans le programme de l'enfance.

À l'école, le sujet est sensible tant la logique de l'éducation semble répondre à une demande d'apprendre vite, d'être rentable tout de suite. Aménager des espaces « sans rien » serait peut-être perçu comme révolutionnaire. Pourtant, cela ne ferait que donner à l'enfant l'occasion de renforcer ses aptitudes cognitives. Car penser, ce n'est pas ne rien faire. Rêver, ce n'est pas seulement se déconnecter du monde. Il serait magnifique que nos écoliers puissent bénéficier dans leur emploi du temps d'un cours dénommé « Temps pour soi », « Espace personnel » ou – pourquoi pas ? – « Ennui ».

Vous imaginez le dialogue ?

« T'as quoi, le mardi de 9 à 10 ?




– J'ai "Ennui". »

Bibliographie

- Allione C., *La Haine de la parole*, Les Liens qui libèrent, 2013, p. 35.
- Bion W.R., « Différenciation de la part psychotique de la part non psychotique de la personnalité », in *Nouvelle Revue de psychanalyse*, n° 10, 1974.
- Cyrulnik B., *Les Nourritures affectives*, Odile Jacob, 1993.
- Flaubert G., *Correspondance, lettre à Louis de Cormenin*, 7 juin 1844.
- Gauchet M., « L'enfant du désir », in *Le Débat*, n° 132, 2004-2005, p. 98-121.
- Golse B., *L'être-bébé : la question du bébé à la théorie de l'attachement, à la psychanalyse, et à la phénoménologie*, PUF, Paris, 2006.
- Klein M., *La psychanalyse des enfants*, PUF, Paris, 2009.
- Marcelli D., *La surprise, chatouille de l'âme*, Albin Michel, Paris, 2006.
- Ferenczi S., *Journal clinique*, Payot, 1990, p. 99.
- Ferenczi S., *L'Enfant dans l'adulte*, Payot, 1982.
- Winnicott D. W., *Jeu et réalité, l'espace potentiel*, Gallimard, Paris, 2002.
- Winnicott D. W., La capacité d'être seul, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris, 1958, pp.205 à 213.
- Winnicott D. W., « La tendance antisociale », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, 1969, p. 175-184.
- Winnicott D. W., *L'enfant, la psyché et le corps*, Payot, 1999.
- Winnicott D. W., *L'enfant et le monde extérieur*, Payot, 1975.

Pour approfondir le sujet



-  Quels sont les effets du culte de la performance sur les enfants ?, avec Jean-Paul Matot
- Les vertus de l'ennui, avec Sophie Marinopoulos
- Pas besoin de jouet pour jouer avec son enfant, avec Pascale Gustin
- L'ennui d'aujourd'hui, l'ennui d'hier, avec Sophie Marinopoulos
- ...
-  Jouer pour grandir, de Sophie Marinopoulos
- L'enfant difficile, de Pierre Delion
- Cet art qui éduque, d'Alain Kerlan et Samia Langar
- ...
-  Jouer pour grandir
- L'ennui aide à grandir
- ...

sur yapaka.be

En Belgique uniquement
DÉCOUVREZ LA CAMPAGNE
« Jeu t'aime »



Livre, affiche, autocollants...
pour faire circuler
le message.



Vidéos courtes qui témoignent du plaisir à jouer ensemble
- diffusées sur la RTBF (La Trois) et sur yapaka.be



Interviews de professionnels qui expliquent en quoi le jeu est important dans le développement de l'enfant.

Textes courts : « Pourquoi jouer en famille est-il indispensable ? », « Jouer pour grandir », ...

Rencontres annuelles, le dernier dimanche de novembre : chaque famille est invitée à redécouvrir le plaisir du jeu lors d'une journée gratuite dans une dizaine de villes.

Récrés «Jeu t'aime» qui visent à soutenir l'aspect ludique dans les cours d'écoles en mettant à disposition des enfants des objets usuels : pneus, tissus, claviers... Entre les mains des enfants, ces objets deviennent supports à des aventures imaginaires, expérimentations et constructions extraordinaires... Résultats : baisse de l'ennui, entraide et mélange entre enfants, créativité, diminution des conflits...

Organisez, vous aussi, les Récrés « Jeu t'aime » en découvrant le «mode d'emploi», les vidéos, texte théorique, expériences initiales menées en Angleterre et en France.



sur yapaka.be/jeutaime

Temps d'Arrêt / Lectures

Derniers parus

68. Un conjoint violent est-il un mauvais parent ?

Benoit Bastard

69. À la rencontre des bébés en souffrance.

Geneviève Bruwier

70. Développement et troubles de l'enfant.

Marie-Paule Durieux

71. Guide de prévention de la maltraitance.

Marc Gérard

72. Garde alternée : les besoins de l'enfant.

Christine Frisch-Desmarez, Maurice Berger

73. Le lien civil en crise ?

Carole Gayet-Viaud

74. L'enfant difficile.

Pierre Delion*

75. Les espaces entre vérité et mensonge.

Christophe Adam, Lambros Couloubaritsis

76. Adolescence et conduites à risque.

David Le Breton

77. Pour une hospitalité périnatale.

Sylvain Missonnier

78. Travailler ensemble en institution.

Christine Vander Borgh*

79. La violence envers les enfants, approche transculturelle.

Marie Rose Moro

80. Rites de virilité à l'adolescence.

David Le Breton

81. La nécessité de parler aux bébés.

Annette Watillon-Naveau

82. Cet art qui éduque.

Alain Kerlan et Samia Langar*

83. Développement et troubles de l'enfant. 1-4 ans

Marie-Paule Durieux

84. TDAH - Trouble déficitaire de l'attention avec ou sans hyperactivité.

Rita Sferrazza

85. Introduire l'enfant au social.

Marie Masson

86. Peut-on encore toucher les enfants aujourd'hui ?

Pierre Delion

87. Corps et adolescence.

David Le Breton

88. La violence conjugale frappe les enfants.

Christine Frisch-Desmarez

89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?

Véronique le Goaziou

90. L'évolution des savoirs sur la parentalité. Gérard Neyrand

91. Les risques d'une éducation sans peine

Jean-Pierre Lebrun

92. La vitalité relationnelle du bébé. Graciela C. Crespin

93. Prendre soin du bébé placé. Geneviève Bruwier

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...